

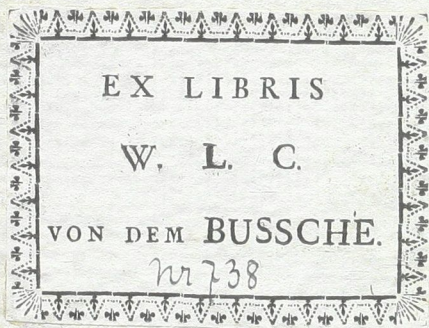
D1

3874 ia

AB

128 149

90 Lal





F A Y E L ,
TRAGÉDIE.

JEY A H
SICHTS



F A Y E L ,

TRAGÉDIE.

PAR M. D'ARNAUD.

. *Furit , æstuat , ardet.*



YVERDON;

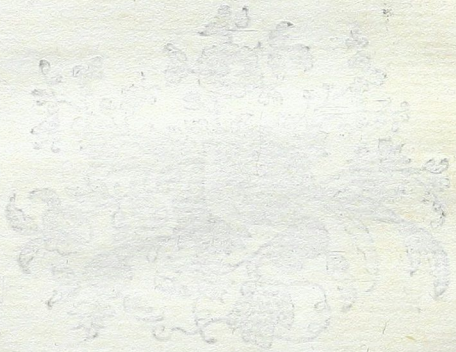
M. DCC. LXX.

F A Y E L

TRADE
PAR M. D. R. N. A. U. D.



... ..



VERDON.



M D C C L X X





PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talents, auront pu resserrer mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux: emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière qu'on m'approuve d'avoir ouverte, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers Essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés que moi fauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité?

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre terrible*; c'est le nom que je donne à la *tragédie par*

excellence, la terreur étant sans contredit un des plus puissans ressorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les seuls Anglois après eux, dans quelques scènes, nous ont exposé de magnifiques tableaux de ce genre si tragique & si vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de personnes instruites n'ont eu jusqu'ici la force que de dire tout bas, & dussions-nous armer contre nous la malignité de la censure, sachons préférer la vérité à ces timidités de convenance qui sont si nuisibles aux progrès des arts.

Corneille assurément est le créateur du théâtre François; il a parcouru la carrière la plus brillante; il est admirable dans la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, dans l'énergie de l'expression, la noblesse des sentimens: mais ce grand homme, ne craignons point aussi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces discussions politiques, ces tiffus de maximes* qui font tant de tort à la vivacité du dialogue, ces raisonnemens approfondis sur la nature des gouvernemens, les

* Ces tiffus de maximes. C'est cette fureur de débiter sans cesse des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois insupportable. Il falloit avoir le génie de l'aine pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du sublime, au lieu que l'autre n'est qu'un froid raisonneur, qui par cette étrange manie de vouloir faire de l'esprit répand de la glace sur les scènes les plus heureuses. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur raisonnée qui fait le caractère distinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Essex, & sur-tout la première pièce.

vastes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine présentée sous tant de faces, tous ces moyens si sublimes d'ailleurs & qui respirent toute la vigueur d'un génie inimitable, font-ils bien de l'essence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des passions, n'agir que par des mouvemens décidés & rapides, & je ne vois que le cinquieme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'est là qu'il se rend maître de moi, me fait craindre, frissonner; je suis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleversement des sens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvemens contraires, à cette mer soulevée, si l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnois l'empire du poëte tragique.

Où Racine a-t-il déployé la majesté du *terrible*? La magie de son style nous entraîne; il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche; il charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scene le *caractere propre* de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons

risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, & qu'en un mot il ne se soit pas interrogé sur toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son *Atrée* est sans doute * le drame qui approche plus de ce genre *terrible*; le caractère principal est d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons aussi que la vengeance d'*Atrée*, concertée depuis si long-tems & qui est exécutée à froid, inspire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce personnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inspire une espèce de dégoût; applaudissons-nous au reste de ce sentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramène toujours à cette sensibilité, à cette compassion si précieuse pour l'ame & qui a été désignée dans ces vers:

. . . , La pitié dont la voix,
,, Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Au lieu qu'on est tenté de pardonner aux premiers mouvemens de la passion; on reconnoit la

* *Son Atrée est sans doute.* Quand on dit que l'*Atrée* est la pièce qui approche le plus du genre *terrible*, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVme. Acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connoissons: mais le *terrible* n'est pas le caractère de la pièce, ce sont des beautés d'une autre espèce, &c.

nature de l'homme ; on se reconnoît soi-même , & un personnage , qui se trouve dans cette situation , excite toujours l'intérêt.

C'est donc ce premier transport de la vengeance , cet effort de la nature aux prises avec une des passions les plus cruelles , lorsqu'elle est animée par la jalousie , que j'ai trouvés réunis dans l'admirable sujet de FAYEL. Rien en effet de plus vraiment *tragique* * ; rien de plus propre à ces grands développemens qui font l'ame du drame ; les rôles de Rhadamiste & d'Othello , quelque beaux qu'ils soyent , sont inférieurs à celui de FAYEL ; les convulsions de la fureur , l'excès monstrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'espérer pour le bonheur de l'humanité ;) les tourmens continuels , qui déchirent le cœur d'un malheureux époux , forment un caractère que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale* ; c'est Milon le Crotoniate dont les souffrances se font sentir sous le ciseau du Puget , & attachent l'œil du spectateur. Le dernier degré de perfection qui se rencontre dans ce personnage , c'est comme je l'ai déjà observé , qu'on ne peut lui refuser le sentiment de la compassion , sentiment qu'on est bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage : ce mari furieux souffre encore plus que la triste victime de

* Rien en effet de plus vraiment *tragique*. Il y a plus de quinze ans que j'en composai le plan avec celui du COMTE DE COMMINGE & d'un autre Drame que je donnerai incessamment , & dont la fable n'est pas moins susceptible d'énergie & de pathétique.

sa jalousie. Quelle excellente morale nous offre le supplice d'un cœur qui est son propre bourreau! Voilà de ces caractères qu'Aristote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne fache qu'Orosmane qui ait quelque ressemblance avec FAYEL; encore lui est-il inférieur pour l'activité des mouvemens & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel sujet que la touche puissante de M. de Voltaire. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthousiasme que je l'ai conçu!

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de FAYEL; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvemens de la tendresse paternelle.

Le caractère de COUCI auroit eu encore besoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois désiré donner une idée de cet esprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, & d'amour pour les dames dont l'excès conduisoit quelquefois au

sublime égarement de Don Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait encore, sans qu'on s'en apperçoive, la base du caractère national: nous en voyons mille exemples; il n'y a personne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croisades, ne se sente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaisir ne goûtons-nous pas à voir transporter Lusignan sur notre scène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françoises?

„Je combattois, seigneur, avec Montmorenci,
„Melun, Destaing*, de Nefle, & ce fameux Couci..

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ses écuyers :

„Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés :

„Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,

* *Melun, Destaing, &c.* On ne fauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poésie rentre alors dans toute la dignité de son origine, & l'auteur dramatique devient le dépositaire des fastes de ses concitoyens, le hérault de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les âmes languissantes en élevant sur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'est ainsi que le spectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il est vrai qu'il ne seroit pas aussi divertissant que l'Opera-Comique, Nicolet, les *Comédiens de bois, &c.*

- „ Telles que je les porte au milieu des batailles ,
 „ Ce simple bouclier , ce casque sans couleurs
 „ Soient attachés sans pompe à ces tristes murail-
 les.
 „ Consacrez ma devise, elle est chere à mon cœur :
 „ Elle a dans les combats soutenu ma vaillance ,
 „ Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
 „ Les mots en sont sacrés : c'est l'amour & l'hon-
 neur.
 „ Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
 „ Vous direz qu'un guerrier qui veut être incon-
 nu ,
 „ Pour les suivre aux combats dans leurs murs est
 venu...

Ce vernis de chevalerie est une source de beau-
 tés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui ré-
 sultoient de cette Tragédie, c'est-à-dire que je suis
 parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exé-
 cuter, en m'applaudissant d'avoir pu concevoir
 quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet.

Je ne fais si l'on approuvera la loi que je me suis
 imposée de rejeter le moindre *accessoire**. Je n'i-

* *Rejeter le moindre accessoire.* Je suis presque con-
 vaincu que si l'on dépouilloit la plupart de nos pièces de
 théâtre de tout cet esprit, qui surcharge le sujet, il ne
 resteroit peut-être pas deux cens vers qui appartenissent
 réellement au fond du drame; encore une fois, lisons,
 relisons Clarisse; voilà le modele que nous devons avoir
 sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action, pour
 la nécessité des moyens, pour la correspondance des sce-
 nes, pour la sobriété des *accessoires*, &c.

ignore pas que la mode, recherche ces faux ornemens, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croifades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillans & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendit parler que VERGI, COUCI, &c, comme ils ont dû parler en effet dans le siècle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant & mene plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est là le mérite des anciens, sur-tout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, manquent moins : mais l'ensemble d'une pièce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phédre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eu ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMMINGE & dans EUPHÉMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérole, ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équiere ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus

que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'est pas l'action qui a été mon esclave; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux, & ensuite de jeter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue; nous faisons à-peu-près à l'égard de nos actes, comme ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bizarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter? C'est ce que je prens la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance, de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets*, encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une maladresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages

ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outré-passent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babill sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctète. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'*Odyssée* qu'à celle de l'*Iliade*. Le premier de ces poèmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second : mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme ; on y retrouve plus son cœur ; & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre foiblesse ; nous admirons les héros : nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine, si ce n'est ce développement continuel du sentiment*, & cette richesse de vérité dont

* *Ce développement continuel du sentiment.* Écoutons M. de Voltaire : „ Gardons-nous, dit-il, de chercher
 „ dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâ-
 „ tre un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut
 „ cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses
 „ acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne
 „ pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sen-
 „ timent valent mieux que quarante belles attitudes.
 „ Malheur à qui croiroit plaire par des pantomimes avec
 „ des solécismes, ou avec des vers froids & durs, pires
 „ que toutes les fautes contre la langue : il n'est rien de
 „ beau en aucun genre, que ce qui soutient l'examen
 „ attentif de l'homme de goût. L'appareil, l'action, le
 „ pittoresque font un grand effet, sans doute : mais

les autres écrivains en vers font si éloignés? Pourquoi les rôles subalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? C'est que le poète leur a donné toute l'étendue convenable, sans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux personnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne sera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux qui n'appartiennent qu'à la parade: ce sera en burinant profondément l'expression, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modeles que nos maîtres nous ont laissés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir assez naturellement au degré précis de distinction qui se trouve entre la *terreur* & l'*horreur*. Je ne cacherai pas qu'il est difficile de tracer juste cette ligne de séparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de spectacle, & que ces fortes d'ouvrages sont faits pour être exposés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont souvent confondu ces deux impressions qui se touchent de bien près. L'épaulé de Pelops servie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante; ils ont soutenu la représentation de Térée, & de toutes les aventures

-
- » ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la
 » place de la nature, & le forcé à la place du simple.
 » Que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur;
 » car alors au lieu de tragédie, on auroit la *rareté*, la
 » *curiosité*, &c.

atrocis

atroces de la famille d'Oedipe *; ils n'ont point reculé d'effroi à l'aspect de Médée égorgeant ses enfans; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours dans un sombre silence le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troie, & raffaisant sa vengeance de sang froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Polipheme dans l'intérieur de son repaire ensanglanté; il semble même avoir pris plaisir à s'appesantir sur les détails les plus révoltans. Son sage imitateur, le poète Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modele, & Cacus & son antre ne nous soulevent guere moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-ils plus de force que les nôtres? falloit-il des impressions plus vives, des secouffes plus marquées pour exciter leurs sensations? ou nos nerfs sont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand

* *De la famille d'Oedipe.* Je ne comprends pas comment un sujet aussi révoltant, aussi affreux qu'un enfant qui tue son pere, & qui devient le mari de sa mere, a du causer tant de plaisir à un peuple sensible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce sujet supportable.

on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion: mais, lorsque je vois qu'à Londres* on ne fauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris, ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes; voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen; ses premiers regards tombent sur ses compatriotes; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentimens si opposés & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'est pas d'une facile exécution! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre François la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante; je me garderois

* *Je vois qu'à Londres.* Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée, il reste assis sur son lit; le parterre de Paris, les loges lui crierient: retire-toi bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui essuye ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

bien d'en retrancher les Ombres; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la piece: mais je les ferois paroître à la faveur d'une obscurité * que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumiere; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres: je pense qu'avec ces ménagemens, notre parterre se plairoit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du Pere; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses compatriotes dans l'isle de Lemnos, il pousseroit des cris, il se traîneroit sur la scene en accusant les dieux, les Atrides, les Grecs, &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se rouvrent & d'où découle un sang noir & épais.

* *Je les ferois paroître à la faveur d'une obscurité.* Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques.
 „ Je ne fais pas même si on ne pourroit pas faire paroître Oedipe tout sanglant, comme il parut sur le théâtre d'Athenes. La disposition des lumieres, Oedipe ne se montrant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'acteur, les cris de Jocaste & la consternation générale des Thébains pourroient former un spectacle admirable.

Médée sur le théâtre d'Athenes porte le couteau dans le sein de ses deux enfans : je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingrattitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes ; Jason s'offrirait à sa vue, il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendrait, comme je l'ai dit, un de ses enfans dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds, *Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler ? approche, sois sans pitié. Tu vois tes attentats, oui c'est toi qui as commis tous mes crimes ; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature ! oui barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant..* Et elle releveroit aussi-tôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scene ; je ne fais si je me fais illusion : mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'horreur qu'inspire Médée & pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentimens de compassion. M. de Voltaire a su risquer avec succès le quatrieme acte si terrible de son Mahomet : pourquoi la tragédie de la Mort de César, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pieces ? C'est que le pu-

blic François a de la peine à s'accoutumer au cadavre enfanglanté de César*. Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*. Il est bien singulier que les mêmes spectateurs, qui voyent depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souffrent assez mal à propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit & qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a guere à raisonner quand il s'agit de sentiment, & que d'ailleurs on a pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de FAYEL.

Regardons l'*horreur* comme la *caricature* **, la

* *Au cadavre de César.* J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevroit seulement les pieds; encore ces fortes d'objets doivent-ils moins se voir que se deviner.

** *Regardons l'horreur comme la caricature.* „Souvenons-nous toujours dit un de nos maîtres, qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la comédie Italienne on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier; un des deux acteurs toiboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de sang sortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette horrible imitation de la nature; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

charge de la terreur; respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdrait de la finesse de son tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendrissans de l'enchanteur Racine. Sachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens & de nos voisins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crebillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes; quelquefois aussi l'on s'égaré, & il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma Tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissemens sur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légère idée empruntée sur-tout de l'excellent ouvrage de M. de Sté. Palaye.

L'origine de cette institution militaire ressemble assez aux autres inventions de l'esprit humain; elle est enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mélange d'absurdité & de grandeur, de superstition grossière & de respect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de sensibilité, la réunion en un mot du sublime, & du ridicule: voilà à-peu-près sous quel aspect on peut envisager la chevalerie; c'est dans le onzième sié-

de qu'elle prend une consistance déterminée. Il est aisé de voir que c'est une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut nécessairement des signes * aux hommes pour les émouvoir : une investiture accompagnée de la majesté des cérémonies, & de la solennité du serment devoit produire dans des âmes dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage, qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parens maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour savoir dans la suite user du droit de commander; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendans, qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de page; les premières leçons qu'on lui donnoit, consis-

* *Il faut nécessairement des signes.* Il n'est pas possible d'exprimer quel pouvoir les signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

toient dans *l'amour de Dieu & des Dames**, dis naïvement Jean de Saintré, qui lui enseignoient son *catéchisme & l'art d'aimer*. Il n'est donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fussent à la fois galants & dévots. L'écolier faisoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu; c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainsi qu'à la divinité, toutes ses pensées, toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante: on ne peut cependant disconvenir que la simplicité des mœurs & la délicatesse de sentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De là cette *courtoise Françoisse*, qui dans la fuite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité & d'agrément dont notre bel esprit métaphysique & la corruption des mœurs ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces; il s'étoit encore conservé dans le siècle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *page*, étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste. Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à-peu-près dans les mêmes principes; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes; ils ser-

*, *L'amour de Dieu & des Dames*. L'amant qui entendoit à loyalement servir une dame, étoit sauvé suivant la doctrine de la dame des belles cousines, &c.

voient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartemens, faisoient comme les demoiselles, les honneurs du chateau, tenoient l'étrier à leur maître, étoient les dépositaires de ses armes; on leur recommandoit la modestie autant que l'adresse & les connoissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de juments; c'étoit une monture dérogeante; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur: d'où est venu le proverbe *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derrière son seigneur; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres écuyers & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt & un ans étoit celui où l'écuyer étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du sang, & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouissoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé, pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincère de toutes ses fautes, plusieurs sermons entendus avec piété: tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col; le prêtre la bénissoit, la remettait au col du nouveau chevalier, qui les mains

jointes se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son ferment avoit été reçu , des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie ; on finissoit par lui ceindre l'épée ; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade , ou l'accolée : c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant ; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots ou d'autres semblables, *au nom de Dieu, de St. Michel & de St. George, je te fais Chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux, hardi & loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance & le bouclier, & il montoit un cheval sans se servir de Pétrier ; le peuple l'entouroit avec des applaudissemens. Quel admirable fonds de préceptes que les réglemens de la chevalerie ! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même ; défendre hautement l'innocence opprimée ; embrasser la cause des dames ; soutenir les droits de la religion ; combattre enfin tous ceux qui paroissent être les ennemis de la justice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prescrivait aux chevaliers.

C'étoit dans les tournois sur-tout qu'ils faisoient éclater leur adresse, autant que leur magnificence ; la description de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que ces fetes étoient aussi intéressantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverses nations de la Grece. Un nombre de rois d'armes & de héraults crioient aux

jeunes chevaliers qui se présentoient pour entrer en lice, *souviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas* : paroles admirables qu'on ne devoit pas se lasser de redire aujourd'hui aux descendants de ces braves chevaliers françois, & qu'ils ne devoient point se lasser d'entendre. On nommoit hautement : *un tel, esclave ou serviteur de la dame telle* ; ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers & qui leur inspiroient un plus male courage. A ce titre de *servant d'amour*, les dames joignoient des présens, comme voile, écharpe, brassulets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. les héraults désignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux* ; ce prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-dessus de toute récompense pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiser à la dame ou demoiselle qui lui présentoit le prix. Un brillant festin où les vainqueurs étoient assis à côté des princes, des rois, &c. terminoit la fête qui avoit un nombre prodigieux de spectateurs. Ce qui ne paroît pas moins singulier que toutes ces cérémonies, la modestie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire ; les flatteries des poëtes, & l'amour des dames ne faisoient qu'encourager les chevaliers favorisés du sort. On s'accorde assez pour fixer au onzième siècle, l'origine des tournois ; les chevaliers s'essayent au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un sentiment moins vif que celui de l'amour ; *la fraternité d'armes en est une preuve honorable. Lancelot du Lac*

la fait contracter par trois champions en mêlant de leur sang. Ces *freres d'armes* n'avoient que la même table, & souvent le même lit, image touchante de la candeur, & de la simplicité de ces dignes foldats qui n'avoient pas seulement l'idée du dérèglement des mœurs. L'or étoit réservé pour les armes des chevaliers, ainsi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieuses s'abandonnoient aux écuyers qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des botines blanches, une espece d'armet argenté aussi, & des manteaux de couleur brune. Lorsque les chevaliers étoient habillés de damas, les écuyers l'étoient de fatin, & si ces derniers portoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate, & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci; elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs, & des docteurs. Les chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui se portoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure françoise*. L'hom-

* *Élever la bravoure françoise.* Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier François. *Un*

me a besoin d'images ; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées ; encore une fois , avec de la métaphysique , & du raisonnement privé de couleurs , on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée ? L'une de ces impressions est pleine de vie , c'est un résultat exquis des sens , & l'autre nous échappe sans cesse , comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de courtoisie qui est un des titres distinctifs de notre nation. Il seroit assez inutile de détailler les causes de cette extinction. Tout s'altère , tout meurt ; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force : c'est une boule qui lancée avec vigueur décrit d'abord une ligne rapide & qui par degrés se ralentit , se traîne , & finit par être entièrement privée de mouvement. Ce luxe , qui est venu tout pervertir , la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes , nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglois , d'autres mœurs , en un mot , bien opposées à la simplicité de l'ancien tems : ce

chevalier viel & ancien , dit le bon Joinville , de l'âge de quatre-vingts deux ans & plus , voit la reine (femme de S. Louis) se jeter à ses pieds , & lui demander une grace. Quelle est-elle s'enquiert le chevalier ? — De me donner la mort , si les Sarrafins se rendent maîtres de Damiette — très-volontiers , Madame , je le ferois , & j'a ay eu en pensée d'ainfy le faire , si le cas y escheoit.

font les principales raisons auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse maniere de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène lyrique un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total, que de reparoitre du moins au théâtre, & il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissements nécessaires à ma Tragédie; il s'agit de l'habillement de mes personnages, je suppose qu'on la représente sur quelque théâtre.

FAYEL doit avoir un manteau de velours ponceau parsemé de broderies en or, & doublé d'une pelisse noire; la soubreveste de damas ou de satin enrichie de même, & d'une semblable couleur, descendant jusques sur les genoux, une large ceinture sur la poitrine avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants; à cette ceinture, est attaché une dague; il a encore une fraise ronde & une chaîne d'or autour du col, des especes de bracelets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jusqu'aux cuisses, sa toque de velours noir & à l'Espagnole, de forme ronde, élevée environ d'une dizaine de pouces, plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

L'habit de GABRIELLE est de drap d'argent, ou de damas ou satin blanc brodé en argent, son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'hermine; sa parure est composée de perles & de diamants; elle a des brasselets de même.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractérise le chevalier banneret; il a aussi autour du col une chaîne d'or enrichie de diamants; son manteau est de velours bleu céleste doublé d'hermine, & parsemé de fleurs d'or; sur l'épaule droite est appliqué une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots: **DIEX VOLT**, (le signe des croisés) son casque doré est surmonté d'un panache blanc, son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, c'est celle de GABRIELLE; il a des bottines rouges auxquelles sont attachés des éperons dorés; la poignée de son épée est en forme de croix; sa lance dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL; il a la même étoffe, sa couleur est d'un gros vert, sa fourrure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches.

MONLAC a un habillement de satin brun doublé de jaune; la première couleur étoit celle des écuyers; son casque est un armet argenté sans timbre & sans panache, en forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés comme l'armet.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître qui habite en ce moment son château; il a les simples habillemens de ce tems; les autres écuyers

& officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes d'armes de COUCI sont dans l'équipage guerrier tel qu'il étoit alors, comme on nous re-présente ce qu'on appelloit *miles*.

Il est inutile d'observer qu'ADELLE ne porte point de manteau, cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité; elle n'a aussi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle est habillée comme sa maîtresse.

Il paroîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles: mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale; la moindre négligence en cette partie, fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Molière, parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillemens.

Je profite de cette espèce d'entretien littéraire avec le public, pour le prévenir qu'on lui en impose tous les jours au sujet de prétendues Éditions faites par moi-même; il y en a même quelques-unes auxquelles on a affiché le titre fastueux & en même tems absurde *d'œuvres philosophiques & morales*, &c. Je n'ai point la prétention d'être philosophe, encore moins celle de m'ériger en législateur de morale: je souhaite seulement que mes foibles ouvrages puissent inspirer l'amour de l'humanité: mais ce desir que je partage avec les honnêtes gens qui se mêlent d'écrire, est encore bien éloigné de l'audacieuse manie de vouloir être le précepteur de tous les hommes: ce sont
Enfans

Enfans incorrigibles. Voilà quels sont les inconvéniens des *contrefactions*, espece de brigandage qu'on ne sauroit trop réprimer. Je n'ai fait paroître nulle Édition générale de mes œuvres ; je les revois tous les jours, & je n'imagine pas avoir encore acquis le droit d'annoncer un corps complet de mes productions. Il y a long-tems que j'ai inféré dans tous les journaux un désaveu formel, à propos de trois volumes de poésie, qui portent le titre de mes œuvres, & il y a long-tems qu'il s'est multiplié des Éditions plus monstrueuses encore que la première qui est un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences & de la part des éditeurs, & de la part des libraires. Je n'ai publié jusqu'ici que COMMINGE, EUPHÉMIE, le premier volume des ÉPREUVES DU SENTIMENT qui renferme six petites *Histoires* détachées dont FANNY est la première ; les six nouvelles qui composeront le second Volume s'imprimeront incessamment, ainsi que de nouveaux Drames. A l'égard de mes POÉSIES, je les donnerai successivement & dans le même format que les Drames, les Histoires, &c. & je craindrai toujours de les avoir publiées trop tôt, ainsi que mes autres ouvrages. Transportons-nous dans la postérité. Que d'écrits qui aujourd'hui nous semblent intéressans, seront oubliés ! Il n'y a que la raison & le sentiment qui mettent un sceau durable à nos travaux ; voilà les deux images qui doivent être exposées sans cesse aux yeux de tout homme qui écrit ; instruire ou toucher, ce sont les deux grands pivots de la littérature ; hors de-là, c'est se donner bien de la peine inutilement que d'ha-

billier soit en vers, soit en prose des pensées communes & rebattues, où souvent le bel esprit est en contradiction avec le naturel & la vérité. Je le redirai après un de nos maîtres, en prenant la liberté de changer la fin de son vers.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est durable.



FAYEL,

TRAGÉDIE.





P E R S O N N A G E S.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers, & Hommes d'Armes de COUCI.

*La Scene est près de Dijon, dans un Château
appartenant au Seigneur de Fayel.*



F A Y E L ,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement
d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un
parc, & de l'autre une tour.*

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, plusieurs autres
écuyers & officiers.

FAYEL, d'un des côtés du
théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avancant
sur la scène précipitamment, & s'adressant à ses
écuyers & officiers qui sont autour de lui dans di-
verses attitudes de douleur.

NON, je n'écoute rien.

F A Y E L,

U N E C U Y E R.

Seigneur..

FAYEL, *avancant toujours sur la scene.*

Retirez-vous.

A D E L E, *à Fayel.*

Nos larmes..

F A Y E L.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

A D E L E.

Vous ne l'aimeriez plus ?

F A Y E L.

Ah ! je l'ai trop aimée !

A D E L E.

Vous devez..

F A Y E L.

Me venger. Dans la tour enfermée,
 Quelle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux ;
 Tout me perce le cœur ; tout me blesse les yeux.

A D E L E, *tombant aux genoux de
 Fayel.*

Je tombe à vos genoux ; daignez m'entendre encore ;
 Pour une épouse, hélas ! mon amour vous implore ;
 De tous les sentimens mes regards sont témoins ;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau, confiée à mes soins,
 Et des bras maternels entré mes bras remise ;

Toujours à son devoir elle parut soumise ;
 L'innocente candeur l'éleva dans mon sein ;
 Moi-même , à ses vertus j'ai tracé le chemin ;
 Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure ?

F A Y E L , *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir , la plus cruelle injure ,
 Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon .
 Mais je ne prétends point éclaircir la raison
 Qui me force à punir une épouse coupable .
 Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable

à Adele d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ses pleurs , dont j'étois si jaloux ,
 Couleroient vainement dans le sein d'un époux ,
 Que je puis repousser les impuissantes armes
 Qu'un sexe , qui fait feindre , emprunte de ses char-

mes ;

Ces tyrans séducteurs ne regnent plus sur moi :
 Son crime.. Ma vengeance est tout ce que je vois .
 Oui , d'un œil sans pitié , d'une ame indifférente ,
 Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
 Je verrois , sans pâlir des horreurs de son sort ,
 Ses yeux , que j'adorois , se couvrir de la mort .
 C'est elle qui sans cesse , avançant ma ruine ,
 De mille coups mortels me frappe & m'assassine !
 Que mes maux , s'il se peut , passent tous dans son

cœur !

Et . . portez-lui ma haine , & toute ma fureur .

A D E L E .

Souffrez . .

F A Y E L .

Je ne veux rien entendre davantage .

C 4

C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage ;
Qu'on me laisse. Sortez , & ne répliquez pas.

à Raymond.

Toi , demeure.

Ils sortent consternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *se précipitant dans un fauteuil.*

LE ciel retarde mon trépas !
Il me fait éprouver un tourment plus horrible !
Devoit-il me donner une ame si sensible ,
Y verser tant d'amour avec tant de fureur ?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs ?

RAYMOND.

Oui , seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse ;
Répète : où ?

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Acheyons d'enflammer un poison internal ;

Relifons cet écrit à mon cœur fi fatal :

Il tire de fa poche une lettre & lit haut.

- „Envain tout combat ma tendrefle :
 „Elle s'accroit avec le tems ;
 „Je vous vois , je vous parle , & vous redis fans cefle
 „Que vous êtes l'objet de tous mes fentimens ,
 „Que rien ne pourra les détruire ;
 „Je chéris jufqu'aux pleurs que pour vous je répans,
 „Jamais l'amour n'eut fur moi plus d'empire ,
 „Et le fort me contraint à cacher cette ardeur ! . .]
 „Peut-être un jour viendra , trop lent pour mon
 bonheur...

Et le ciel , ou plutôt ce barbare génie ,
 Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie ,
 Se jouant de mes maux , & m'accablant enfin ,
 M'ôte de cette lettre & l'adrefle & la fin !
 Et je ne connois pas la main qui l'a tracée !
 De fentimens divers mon ame eft oppreffée . . .
 Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet ?
 Que penfes-tu ? Peut-être un autre en eft l'objet ;
 Trop prompt à condamner une époufe fidelle ,
 Je cede à des foupçons , qui font indignes d'elle .
 Je doute qu'une femme inftruite à la vertu
 Cache fous tant d'attraits un cœur fi corrompu ,
 Qu'elle outrage fon nom , fa famille , fon pere ,
 Qu'elle ofe entretenir une flamme adultere ,
 Répandre l'amertume & l'horreur fur mon fort . .
 Quand on n'aima jamais avec plus de tranfport . .

Il fe leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter ? On me hait , on m'offense ;
 C'est envain que l'amour embrailoit fa défenfe :

Le crime est avéré. Voilà pour quel fujet
 Ses jours sont consumés par un chagrin secret,
 D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite,
 Qui jusques dans mes bras la poursuit & l'agite!
 J'ai découvert enfin la source de ces pleurs,
 Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les douceurs;
 Je voulois dévoiler ce ténébreux mystere,
 Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire!
 Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau,
 Ma raison complaisante étendoit le bandeau!
 Malheureux! j'accusois la seule indifférence
 De ces tristes froideurs, qui lassoient ma constance.
 Du moins, si j'adorois l'ingrate sans retour,
 Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
 A force de soupirs, de prieres, de larmes..
 Eh! qui sent plus que moi le pouvoir de tes charmes?
 Elle est sensible! elle aime! & c'est un autre, ô ciel!

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le sein de Fayel;
 Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'instruire;
 Dis, dis, quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

R A Y M O N D.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révééré,
 Dans un château voisin, loin des cours retiré,
 Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
 Et de qui votre épouse a reçu la naissance,
 Le PREUX * de Vergi seul fut jusques à ce jour

* *Le Preux.* On ne peut guere débrouiller l'origine de ces PREUX, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

F A Y E L.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon supplice ;
 Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice ;
 Entre sa fille & moi l'honneur prononcera ;
 Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
 Qu'elle souffre... Eh ! que veut mon cœur impitoya-
 ble ?

La fureur qui m'anime est-elle infatigable ?
 Faut-il savoir haïr comme je fais aimer ?
 Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
 La voir à mes genoux prête à perdre la vie !
 Ah ! cher ami, sans doute elle est assez punie ;
 J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi ;
 Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi
 Trop foible époux, renonce à venger ton injure ;
 Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
 Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
 Non, ne soutenons plus d'inutiles combats :
 Sachons-en triompher ; que la haine plus forte
 Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte...
 Quelqu'un vient, c'est Vergi ; qui l'amène en ces
 lieux ?

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux :
 La plus foible clarté perçant la nuit du crime,
 Peut au coup qui l'attend indiquer la victime.
 Examine, sur-tout tâche de t'assurer
 Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
 Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
 Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
 D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir ;
 Mon cœur, hélas ! qu'afflige une vérité dure,
 Cherche à se consoler au sein de la nature :
 Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
 Et nos derniers regards demandent nos enfans.
 Quoi ! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras d'un
 pere,

Je n'y vois point voler cette fille si chere !
 Qui peut la dérober à mes embrassemens ?
 J'interroge : on se tait, ou des gémissemens
 Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiette,
 Tout présente à ma vue une douleur muette ;
 Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô ciel !
 Tirez-moi par pitié de ce doute cruel ;
 Parlez... Quelque danger menacerait sa vie ?
 Ma fille.. à ma vieilleffe elle feroit ravie ? .

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, seigneur... *avec emportement.*

Pour déchirer mon sein,
 Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
 Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
 Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
 Le comble des tourmens, le comble de l'outrage,
 Des transports éternels de désespoir, de rage:
 Voilà quel est mon fort!

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
 Ah mon pere! ah Vergi! vous savez si je l'aime!
 Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
 A la cour de Philippe, appelé par le rang,
 Joignant à la faveur, la noblesse du sang,
 Osant même nourrir la superbe espérance
 De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE*,
 Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dam-
 martins,
 L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Destaigns,

* *L'Achille de la France.* Guillaume Desbarres, grand
 sénéchal de la couronne, & qui par sa bravoure mérita le
 glorieux surnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
 Et françois & Mailli * servir un nouveau maître,
 De votre duc enfin venir prendre des loix,
 Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois;
 Au séjour, où des lys le ciel fixa le thrône,
 J'ai préféré les champs arrosés de la Saone;
 J'ai marché sur vos pas; près des murs de Dijon,
 J'ai fermé la carrière à mon ambition;
 Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur sublime,
 Nos braves chevaliers, aux temparts de Solime,
 Courent mêler, sans moi, sur leurs fronts triom-
 phants,

Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers sanglants;
 Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
 J'ai tout abandonné, seigneur, pour votre fille;
 Je suis venu former au pied de vos autels,
 D'un hymen désiré les liens solemnels;
 Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse;
 Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
 Lorsque l'amant idolâtre, & toujours plus épris,
 Je briguois un regard de ses yeux attendris..
 Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

V E R G I.

Ce bras appesanti va se lever sur elle,
 Et vous épargnera le soin de la punir...

Il fait quelques pas & revient, & après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

* *Et françois & Mailli.* Quelques historiens ont prétendu que le seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
 Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
 De rejeter les dons que lui faisoit ma main,
 D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
 De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
 Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme;
 Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
 Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les
 coups;

Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
 Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
 Non, je ne puis douter de mon malheur affreux;
 Jugez s'il est au comble; en croirez-vous vos yeux?

Il lui donne la lettre.

VERGI à peine y a jetté les yeux.
 (à part.)

O ciel! il cherche à se remettre de son trouble. (à Fayel.)
 De ce billet je cherche en vain l'adresse,

La fin, le feing.. (à part.)

Cachons le trouble qui m'opresse.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hazard l'a remis..
 Il a trop éclairé votre malheureux fils;
 La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, déchirant la lettre, & la
 jettant à ses pieds.

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

F A Y E L.

F A Y E L.

Que faites-vous ?

V E R G I.

J'écarte un indigne soupçon ,
 Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.
 Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
 Condamner votre épouse , & la juger coupable !
 Ce billet , sans dessein peut-être ici laissé ,
 Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adressé ?
 Et quand un fol amour osant tout se permettre ,
 Auroit jusqu'en ses mains fait tomber cette lettre ,
 Quand son cœur , contre vous en secret prévenu ,
 Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu ,
 Que malgré son devoir , à vos feux insensible ,
 Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible ,
 Pensez-vous que l'honneur dont elle suit la loi ,
 Partage des Vergis , qu'elle a reçu de moi ,
 Ne l'eût pas engagée à se montrer rebelle ,
 A l'effor indiscret d'une flamme infidelle ?
 Dans une ame formée à de hauts sentimens ,
 La vertu fait combattre & dompter les penchans ;
 L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage
 Qui foumet la nature au frein de l'esclavage.
 Vous demandez pourquoi , livrée à la douleur ,
 Ma fille de ses jours voit se faner la fleur ,
 D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appesantissent ,
 Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent ,
 La cause de ses maux.. C'est vous , cruel , c'est vous ,
 C'est vous , qui n'écoutez que des transports jaloux ,
 Dont l'amour inquiet , soupçonneux & bizarre ,
 A toutes les fureurs de la haine barbare ;
 C'est vous , qui peu content de déchirer un cœur ,

Y

Y verfez goûte à goûte un poifon destructeur ;
 C'eft vous , qui lui rendez l'exiftence odieufe ;
 Qui plongez au tombeau ma fille malheureufe !
 Eh bien , traînez-y donc un pere infortuné ;
 Que mon trifté deftin par vous foit terminé ;
 De mon gendre , j'attends cette faveur fuprême :
 Qu'il m'immole. Ah ! Fuyez , eft-ce ainfi que l'on ai-
 me ?

Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
 L'amour a , croyez-moi , des fentimens plus doux ;
 Il fuit l'empotement , la trifté défiance ;
 Aliment des vertus , il eft leur récompense ;
 Au chemin de l'honneur , il affermit nos pas ,
 Et conduit le guerrier au milieu des combats :
 Vous rejettez fur lui cette valeur oifive ,
 Où l'ame d'un foldat peut demeurer captive !
 C'eft lui qui les lauriers , & la croix à la main
 S'indigne , & vous appelle aux rives du Jourdain.
 Si vous aimez ma fille , allez plein d'un beau zele ,
 Servir notre Dieu même , & venger fa querelle ;
 Ah ! que ne puis-je encor , héros fi respectés ,
 O Vienne , ô Beaufremont* , combattre à vos côtés !
 Mais l'âge ici m'enchaîne , & mon fang qui fe glace,
 Ne laiffe à mes defirs qu'une impuiffante audace !
 Aux plaines de Damas , défendeur de la foi ,
 Allez tenir ma place , & triomphez pour moi.
 Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
 Les palmes du héros , feul préfent digne d'elle ;
 Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
 Alors , je vous répons de fon jufté retour.

* O Vienne , ô Beaufremont. On fait que ce font des plus anciennes maifons de Bourgogne.

Gabrielle.. mon pere.. elle seroit fidele ?
 Elle n'auroit point lû cette lettre cruelle !
 Elle pourroit m'aimer ?

Elle vous aimera,
 Et de nouveaux liens l'amour l'enchainera :
 Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse,
 Je vous l'ai dit : sensible au soupçon qui la blesse,
 La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
 Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

Oui je suis un cruel qui s'énivre de larmes,
 Qui se plaît à semer le trouble, les allarmes,
 Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant ;
 Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
 Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
 Contre mon propre cœur ma rage se déploie.
 Le ciel me fit une ame où son courroux affreux
 Versa tous les poisons, alluma tous les feux ;
 Tout, la nature même * a reçu des outrages
 De ce cœur emporté d'orages en orages ;
 Mon caractère altier, violent, effrené
 A son essor fougueux étoit abandonné ;
 Le monde à mes regards ** devenu haïssable,

* *Tout, la nature même.* Fayel s'étoit armé contre son pere.

** *Le monde à mes regards.* Il étoit devenu farouche, misantrope ; l'histoire nous le dépeint tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Chaque jour me rendoit plus dur , plus intraitable ;
 Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur ,
 Et dès ce même instant je n'eus qu'une fureur ,
 Qui toutes les rassemble , & dévore mon ame ,
 La fureur de l'amour , la plus ardente flamme.
 Je livrai tous mes sens à sa séduction ;
 Voilà mon seul transport , ma seule passion ,
 Le soutien , le tourment , le charme de ma vie ,
 Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
 Fayel connoît un maître , & mon tyran jamais ,
 Ne regna plus sur moi , ne m'offrit plus d'attraits ;
 Une larme échappée à ses yeux , où sans cesse
 Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse ;
 Un seul de ses soupirs ; une ombre de chagrin
 Qui peut de ses appas ternir l'éclat ferein ,
 Me causent un supplice horrible , insupportable ;
 Et.. jugez si mon sort est assez déplorable ,
 Si le ciel à ma rage égala mon malheur ,
 Si je mérite assez & la haine & l'horreur ,
 Ou plutôt la pitié , qui sans doute m'est due ,
 J'idolâtre une épouse.. & c'est moi qui la tue !

V E R G I.

Quoi ? Votre bras..

F A Y E L.

Mon bras n'a point versé son sang ;
 Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc ;
 Mais j'y porte une mort plus cruelle , plus lente !
 Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante !
 C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux ,
 Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ses beaux yeux ,
 Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste ,

D 2

Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste...
 Allez la rendre au jour. On vous obéira
 Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
 Allez, & dissipez ses mortelles allarmes;
 Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
 Mon amour, mon amour qui va tout réparer,
 Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
 L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
 Je suis de mes fureurs la premiere victime.
 Que mes soupçons honteux, nos maux soient ou-
 bliés;
 Du moins qu'elle me voye expirer à ses pieds.

Il sort.

S C È N E IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
 Je ne fais que penser.. je ne fais que résoudre.
 Qu'ai-je lû? De Couci j'ai reconnu la main!
 Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
 Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
 Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
 Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
 Nos débats éternels, & nos divisions
 Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence?
 Ma fille.. feroient-ils tous deux d'intelligence?
 Je la portai mourante aux marches de l'autel!
 Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel..
 Peut-être d'un amant l'image trop chérie

Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer , se combattre , mourir ,
Mais sa foi , son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable,
Elle n'entretient point une flamme coupable ,
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret ,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet..
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensi-
ble.

Allons la retirer de ce séjour horrible.
Sur-tout , sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
S'il va craindre un rival , ma fille expire , ô ciel !
Un amour furieux demande une victime ,
Et les transports jaloux font toujours près du crime,

(On baisse le rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

On voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine; à quelque distance est une chaise de paille, &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, seule.

GABRIELLE est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes, elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation: cette scène muette doit durer quelques minutes.



SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME.. (*à part.*)

En quel état elle s'offre à mes yeux !
Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux..

*Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adele
pour l'engager à se retirer, & reprend la même
attitude.*

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre !
A ce prix de mes soins devois-je hélas ! m'attendre ?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards.. vous me cachez vos pleurs !
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête &
d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Pouvez-vous affliger la malheureuse Adele ?

Cruelle,

D 4

Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins ;
 Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
 Avez-vous oublié qu'à peine à la lumière
 Vous eûtes entr'ouvert une foible paupiere,
 Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous
 Je ne distinguai point ces mouvemens si doux,
 Du plus puissant amour le touchant caractère ?
 Votre mere elle-même..

G A B R I E L L E.

Ah! . je n'ai plus de mere!

A D È L E.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez !
 De vos secrets ennuis mes sens font pénétrés.

G A B R I E L L È, *relevant la tête.*

Adele.. que veux-tu ?

A D È L E.

Qu'à mes larmes sensible,
 Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

G A B R I E L L E.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort ;
 C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort ;
 C'est ici que la tombe attend ma triste cendre ;
 Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
 Et.. je m'y précipite.

A D È L E.

Egarement cruel !

Madame, espérez tout du ciel vengeur.

G A B R I E L L E.

Le ciel,
 Adèle.. il fait mes maux, il fait mon innocence ,
 Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompense !

A D E L E.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
 Le crime rarement jouit d'un long succès.
 La vertu peut subir des épreuves diverses ;
 Mais un triomphe sur couronne ses traverses.
 Eh, comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
 Ces remords dévorans, le tourment des forfaits ?
 Ma fille.. permettez ce nom à ma tendresse
 Madame, mon amour vous conjure, vous presse ;
 Adèle suppliante embrasse vos genoux ;
 Ne la rejetez point ; de grace, levez-vous ;

*Adèle souleve Gabrielle comme malgré elle, la prend
 dans ses bras, & va l'asseoir sur une chaise qui est
 un peu éloignée de la table.*

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

G A B R I E L L E.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive ?
 Ce sommeil de douleur auroit fini mes jours.
 Quel fruit me reviendra de tes cruels secours ?
 La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême..
 Quand mon cœur chaque instant armé contre lui-
 même.

De traits qui lui sont chers, loin de s'entretenir,
 Tâchoit d'en repousser le moindre souvenir,
 Puiſoit dans sa raison une force incertaine
 Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne ;

Quand m'imposant du moins sur ma sombre lan-
 gueur,
 Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
 D'affoiblir une image, au fond de l'ame empreinte,
 Que je me reprochois la plus légère plainte,
 Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
 Par la vertu détruit, & toujours renaissant;
 Le soupçon ombrageux qui m'assiege sans cesse,
 Avec des yeux jaloux observe ma tristesse;
 Il ne m'est pas permis, au comble du malheur,
 De laisser un soupir s'exhaler de mon cœur!
 Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
 C'est dans un noir cachot que je suis entraînée.
 De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
 Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés.
 La lumière du jour prête à m'être ravie,
 Rien ne peut d'un cruel défarmer la furie!
 Sans l'avoir mérité, soumise au châtement,
 Eprouvant en secret un plus affreux tourment,
 D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
 A des bruits outrageants peut-être réservée,
 Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
 Ah !.. ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups !
 Quel nom m'est échappé ? Qu'ai-je dit, malheureuse ?

A D E L E .

Hélas ! ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
 Que de ses dons heureux la nature embellit,
 Qui joint à la valeur les graces & l'esprit *

* *Les graces & l'esprit.* Raoul de Couci a composé des
 chansons que l'on comparoit dans le tems à celles d'A-
 bailard.

Des chevaliers françois la gloire & le modele,
Il le faut oublier !

G A B R I E L L E.

Je le fais, chere Adèle ;
Je fais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir !
Oui, pour jamais Adèle, écartons cette image,
Qui dans mes sens excite un éternel orage..
Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas ?
Auroit-il de son sang arrosé cette terre ?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre ?
S'il étoit informé qu'aux autels malgré moi
Un pere a disposé de ma main, de ma foi,
Que je suis asservie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle je m'égare..
Je n'y veux plus songer, & j'en parle toujours !
La raison, le devoir me font d'un vain secours !
Arrache donc ce trait de mon ame expirante,
Chere Adèle soutiens ma force languissante ;
Parle moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs ;
Dis-moi, pour quel fujet s'allument ses fureurs ;
Qui peut envenimer sa sombre jalousie,
Contre de foibles jours armer sa barbarie ?

A D E L E.

J'ignore la raison de ces nouveaux excès ;
Il paroît dominé par les plus noirs accès ;
C'est un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil & s'apprete au carnage ;
Jamais ce cœur brûlant, à ses transports livré,
Par ses soupçons jaloux ne fut plus déchiré ;

Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aisément que le cruel vous aime..

G A B R I E L L E.

Il m'aime, chere Adèle ! ah ! qu'est-ce donc qu'aimer,
Si de semblables feux l'amour peut s'enflammer ?
On n'aime point ainsi.. j'en suis trop assurée.

A D E L E.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée ;
A vos pieds d'un seul mot vous pouvez appeler
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler ;
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée ,
Reçoive vos douleurs, & lui soit envoyée,
Qu'il lise..

G A B R I E L L E.

Est-ce bien toi, qui m'oses proposer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice ?
Quel crime ai-je commis ? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Voit monter ses rameaux jusqu'aux maîtres du
monde *

Étoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos peres ;
Il me faut renoncer à des ardeurs si cheres,
Étouffer les soupirs de mon cœur mutiné ;

* *Jusqu'aux maîtres du monde.* Couci étoit allié aux
maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoye, de
Lorraine &c.

D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
 Subir l'affreux pouvoir, le joug insupportable,
 D'un devoir odieux esclave misérable,
 Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
 Luttant contre des loix que j'ai dû m'imposer,
 Tremblant, à chaque instant, de surprendre en mon

ame
 Quelque étincelle, hélas! de ma première flamme,
 Redoutant d'éclaircir des sentimens confus...
 O Dieu! que sans mélange il est peu de vertus,
 Et lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point cou-

pable.
 Il n'est qu'un seul remède au tourment qui m'ac-

cable,
 Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
 Ne sauroit assez tôt fermer mes tristes yeux.
 Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire;
 Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
 Et qui te répondra, si je vis plus long-tems,
 Que ma fierté résiste à des assauts constants?
 Car tous ces mouvemens, qu'à regret on furmonte,
 Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les dompte.
 Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,
 Digne de mon estime & de ton amitié...
 Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
 Dont jusques au Cercueil j'aurai traîné la chaîne...
 Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler;
 Pour lui plus que jamais mon cœur se sent troubler,
 Dis lui que cet amour.. non soutiens mieux ma
 gloire,

Adèle, que Couci respecte ma mémoire;
 Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
 Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir!

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
 Où mon triste destin sous le malheur succombe,
 Je voudrois voir mon pere, expirer dans ses bras,
 Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
 Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
 Semblent nous consoler par leur seule présence,
 Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
 Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
 Que dans son sein mon ame exhalée.:

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *appercevant son pere, s'efforce
 de se lever, & va tomber dans ses bras.*

AH mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse
 sa fille.*

Ma fille!.. *Il reprend sa fermeté & change de ton.*

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
 Répondre à ma franchise avec sincérité,
 Et ne pas offenser du moins la vérité.
 Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
 Quelques-unes encor s'y feront conservées.

Avant que de poursuivre un plus long entretien,
 Jattens de vous un mot. Examinez-vous bien.
 Ce mot décidera ce qui me reste à faire:
 Dois-je être votre juge? .. Avec attendrissement.
 Ou ferai-je ton pere?

GABRIELLE, avec une noble fermeté.

Mon pere... Avez-vous pu balancer un instant
 Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
 Je fais ce que je dois au rang de ma famille,
 A l'honneur de porter le nom de votre fille;
 C'est vous en dire assez, pour mériter, seigneur,
 Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI, regardant attentivement sa fille.

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
 Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
 Si jusque dans tes mains, un coupable billet
 Apportoit les sermens d'un amour indiscret,
 Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
 De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende,
 Je connois de l'hymen les austeres égards;
 Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards;
 Et.. (à part) qui pourroit, hélas! aspirer à me plaire?

à son pere.
 Mais d'où vient?

VERGI, regardant sa fille avec
 plus d'attention, & d'un ton encore plus ferme.

Quel que fût cet amant téméraire,
 Son rang, son fol amour.

GABRIELLE, *marquant une espèce
d'embarras.*

Seigneur... je vous l'ai dit..
Je ne trahirai point l'honneur.. qui m'affervit.

VERGI, *ferrant Gabrielle dans
son sein.*

Eh bien ! si cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à se faire ;
Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
Dans six siècles entiers * ne s'est pas démenti,
Elle a su conserver sa splendeur noble & pure ;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure ?

GABRIELLE, *troublée.*

Vous me le demandez ?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu ? .. mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux..
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore..

G A B R I E L L E.

Il m'aime, lui, mon pere ! il ne peut que haïr.
Il m'aime ! ah les tourmens qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés des pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs..d'un cœur épris sont-ce les témoignages ?

VERGI.

* *Dans six siècles entiers.* La maison de Vergi étoit déjà
une de plus illustres de la Bourgogne.

VERGI.

Je viens t'en retirer ; par un retour constant
 Fayel s'est laissé vaincre , il gémit , il t'attend ;
 L'amour a de son front chassé toutes les ombres.
 Je l'avois attendri ; j'atteignois ces lieux sombres ;
 Il vole sur mes pas , plein d'un nouveau transport ,
 M'arrête.. enfin il cède , & va changer ton fort ;
 Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse ;
 Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel ! oui , grace à vos rigueurs ,
 L'hymen joint nos destins , sans unir nos deux cœurs ,
 Le respect de moi-même , & ma persévérance ,
 Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence ,
 Tout ce que le devoir impose de fardeau ,
 Je le saurai traîner jusqu'au bord du tombeau.
 Mais arracher le trait dont mon ame est blessée ,
 Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée ,
 Mais dans le fond du cœur préférer un cruel ,
 A.. vous savez l'époux que me nommoit le ciel ,
 D'un tigre rugissant apprivoiser la rage ,
 Cet effort généreux surpasse mon courage ,
 Je ne puis qu'expirer , & j'attends ce moment
 Comme l'unique terme à mon affreux tourment.

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure ,
 A dévorer des pleurs sous un maintien parjure ?
 Que ce cœur gémissant , à Fayel dévoilé ,
 Lui montre tous les maux dont il est accablé ,
 Qu'il apprenne qu'un autre..

E

VERGI.

Arrête, malheureuse ;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse ?
Je frémis ! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un feul de tes soupirs.. à quoi fuis-je réduit ?

avec attendrissement.

Sais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée ?
Sais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

GABRIELLE.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs ,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe ?

VERGI.

Et dis moi : que te fert la vertu ?

GABRIELLE.

La vertu
Ne sauroit empêcher qu'on ne soit combattu ,
Et le suprême effort de l'humaine sagesse ,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse ;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus ;
Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus ?

VERGI.

Que de tes sentimens tu te rendes maîtresse ,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une foiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere ! ah ! vous ne savez pas

Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
 Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
 Ce premier trait suivi d'une invincible flamme ?
 Ce feu ne s'éteint point, & ces penchans si doux
 Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
 Cependant je réponds, mon pere, de ma gloire ;
 Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire,
 Laissez-moi seulement implorer le trépas,
 Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
 Daignez..

V E R G I.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere ;
 Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere !
 Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer ?
 O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
 Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
 Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie !

à sa fille d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur,
 Ma fille ! tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
 Du pere de Couci * la fierté révoltante,
 M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
 De ferrer d'autres nœuds où je croyois, hélas !
 Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
 Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchainée !
 A ce joug accablant soumets ta destinée ;

* *Du pere de Couci.* Enguerrand de Couci pere de Raoul de Couci, avoit joui sous plusieurs de nos rois de la plus haute faveur ; son caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

Obéis au devoir ; crains sur-tout de montrer
 Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
 Crois-moi : fans offenser la vérité suprême,
 Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même
 Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
 Et qui doivent rester entre le ciel & vous..
 Écoute mes conseils, & cède à ma priere ;
 Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir*
 Allons, mon pere!

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.
 L'ECUYER, *remettant une lettre*
à Vergi.

CETTE lettre, seigneur, remise dans mes mains..
 VERGI, *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription. (avec joie.)*
 De nos croisés on m'apprend les destins
 L'écuyer sort.



SCÈNE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI, *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!

à peine a-t-il lu, il s'écrie.

Ptolémaïs* rendue!

Je triomphe!. à la fin te voilà confondue,

Puissance de l'enfer!** *Il jette encore durant quelques instans les yeux sur la terre, quitte sa lecture.*

Nos dignes chevaliers,

Il s'adresse à sa fille.

A ce siege ont cueilli des moissons de lauriers.

Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.

Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!

Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!

Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil fort!

Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!

Il reprend la lettre & lit haut.

* *Ptolémaïs.* Autrement nommée Acre, ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

** *Puissance de l'enfer.* C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

„Beaumont, Lonchamp, * Brézé, Châtelleraut,
 „d'Avesnes,
 „Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu,
 „de Fiennes,
 „Les premiers, ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE, *avec transport.*
 Et Couci?

VERGI, *lisant toujours d'haute voix.*

„Sous les yeux de Philippe vainqueur
 „Joinville a fur la brèche arboré sa bannière,
 „Et du Mets au tombeau fuit Chabanne &
 „Dampierre.

„Leur immortel renom ne peut s'étendre assez
 „Mais un jeune héros les a tous surpassés;

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

„C'est Raoul de Couci; son roi lui doit la vie;
 „Un trait l'alloit percer: on frémit, on s'écrie;
 „Couci se précipite, & de son corps entier,
 „A celui du monarque il fait un bouclier;
 „Le javelot l'atteint.

GABRIELLE, *avec un cri.*
 Ses jours?

VERGI, *à part.*

Dois-je poursuivre?

„Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

* Beaumont, Lonchamp &c. Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les fuyans, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

GABRIELLE.

Il n'est plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*
 Dieu! Fayel! je me meurs.

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL, *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

OUI, c'est moi,

C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
 Ai pu te soupçonner; faire couler tes larmes,
 Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes!
 C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
 Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords..
 Qui meurt à tes genoux... pardonne, chère épouse,
 Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouse;
 Prends pitié des tourments dont j'éprouve l'horreur;
 Gabrielle... l'amour est toute ma fureur.
 Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable;
 Fayel pleure à tes pieds... le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon père.. à mes efforts unissez-vous tous deux:
 Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

GABRIELLE, *éperdue de douleur.*

Ah!. laissez-moi mourir.

FAYEL.

Désarme cette haine :

Je te fais de mon cœur maîtresse souveraine..
 Non, je ne ferai plus furieux, ni jaloux :
 J'étouffe ces transports indignes d'un époux ;
 Je saurai repousser ces honteuses allarmes,
 Estimer tes vertus, en adorant tes charmes ;
 Je veux que tes beaux jours plus fereins désormais
 Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
 Que tu donnes des loix à mon ame asservie,
 Au seul soin de t'aimer, je consacre ma vie ;
 Mais parle : sur ton front quelle sombre langueur,
 Décele un noir chagrin qui surcharge ton cœur ?

*Il la regarde attentivement & reprend par degrés
 son air ténébreux & farouche.*

Mon œil surprend des pleurs qui t'échappent sans
 cesse.

Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse ?
 Tu ne me réponds point ? tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE, *avec effroi à son pere.*

Mon pere !... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL, *avec emportement.*

Ah ! j'ai saisi, perfide, ton secret !

VERGI, *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame !
 Toujours vous consumer d'une jalouse flamme !
 Vous jettez dans son sein le trouble & la terreur !
 Elle n'ose implorer un pere en sa douleur !

Par la voix du courroux votre amour se déclare !
 Et vous voulez, cruel, être aimé ? vous, barbare ?
 Achevez, achevez d'être ici son bourreau ;
 Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau !

F A Y E L , à *Vergi.*

Eh bien ! par mes fureurs juge si je l'adore :
 Oui, ce feu qui s'accroît me brûle, me dévore ;
 Oui, si jamais le fort, par un coup trop fatal,
 A mes yeux inquiets découvroit un rival..
 Moi-même je frémis de tant de violence :
 Je déferois l'enfer d'égalier ma vengeance.

à Gabrielle avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sauroit aimer,
 Sans que tous les transports s'y viennent allumer ;
 C'est la dernière fois, ô trop chere victime,
 Que je laisse éclater la fureur qui m'anime ;
 Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.
 Quel mortel fait haïr, fait aimer comme moi !
 Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre des baisers & de larmes.

Où mon ame..où mes pleurs s'attacheront sans cesse..
 Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
 Va te faire oublier tous ces affreux momens ;
 Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
 Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle,
 Ah ! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
 Que j'expire cent fois .. avec un noble emportement à

Vergi.

Je fers le ciel, l'état
 Mon pere, de ses pieds je m'élançe à la gloire ;

Je porte ma banniere * aux champs de la victoire ,
Tandis que votre fils au fortir de ces lieux ,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle, elle est d'un autre côté soutenue par Adele, ils ont déjà fait quelque pas vers le fond du théâtre.

S C E N E VII.

F A Y E L , G A B R I E L L E , V E R G I ,
R A Y M O N D , A D E L E .

A reine Fayel a-t-il aperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adele, il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation ; il fort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

S C E N E VIII.

G A B R I E L L E , V E R G I , A D E L E ,
G A B R I E L L E , à son pere.

*E*t voilà l'époux à qui le ciel m'enchaîne

* *Je porte ma banniere.* Les seigneurs bannierets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des especes de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue & qui souvent en abusoient ; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

TRAGÉDIE.



V E R G I dans l'accablement.
 Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne!
 Ses regards enflammés... un si prompt changement!..
 Je m'égare... & me perds dans cet événement.

GABRIELLE, *du sein de la profonde
 douleur, à son pere.*
 Il est mort! (*à part.*)
 Je succombe, & mon ame m'échappe!..

V E R G I, *troublé.*
 De quoi me parles-tu?

GABRIELLE, *en pleurant.*
 Du seul coup qui me frappe!
 Couci n'est plus! hélas! que font mes autres maux?

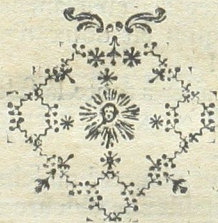
V E R G I.
 Ma fille, Couci meurt de la mort des héros.
 C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître!
 Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son
 maître!
 Couci, d'un chevalier à toute la splendeur,
 Et de sa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HON-
 NEUR.. *
 C'est moi qu'il faut pleurer! au sein de la tristesse
 Se consume & s'éteint une obscure vicillesse!
 Pour la première fois j'ai connu la terreur:

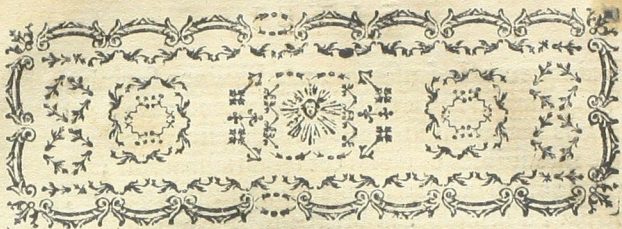
* *Monte au temple de l'honneur.* Expression consacrée
 dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour désigner
 un chevalier parvenu au comble de la gloire, on disoit
 qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

J'ai vû l'instant affreux où s'échappoit ton cœur ;
 Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie ;
 Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.
 Le courroux est rentré dans le sein de Fayel ;
 Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;
 Espere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine :
 Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
 Je ne te parle point de ce tourment secret.
 La raison, la vertu t'arracheront ce trait ;
 Suis mes pas ; qu'à mes loix ton ame s'abandonne ;
 Un ami t'en conjure, un pere te l'ordonne.

La toile s'abaisse.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

*On voit un parc * d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté., &c.*

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC

*Couci est précédé de sa bannière, & entouré d'écuyers & hommes d'armes * qui portent toutes les pièces d'une armure, une hâche, une masse, des gantelets, des brasards, un casque &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrafins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.*

COUCI, faisant quelques pas, à Monlac.

CES drapeaux remportés sur des fiers ennemis,

* *On voit un parc.* Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut même Philippe Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

* *Et hommes d'armes.* Qu'on se rappelle que Couci étoit

Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis ;
 Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées ;
 A nos héros chrétiens désormais réservées ;
 De mes foibles exploits cet appareil flatteur ;
 Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur ,
 A payé d'un soldat la bravoure & le zele ;
 M'entretient de ma gloire &.. non de Gabrielle !

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi. *

Les écuyers se retirent.

chevalier banneret ; c'étoit la première classe des chevaliers ainsi nommés , parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur bannière particulière ; elle étoit d'une forme carrée , au lieu que celle des simples chevaliers étoit plongée à deux pointes comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses ; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques ; le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

* *Monlac, reste avec moi.* C'étoit l'écuyer du corps ; ces fortes d'écuyers accompagnoient par-tout leur maître ; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier ; celui de Couci est de forme ovale ; la banderolle de sa lance est de couleur blanche , ainsi qu'un cordon de soie mêlé de perles qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

SCÈNE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI, *avec vivacité,***P**ARLONS de mon amour.

MONLAC.

Est-ce bien vous, seigneur, qui tenez ce langage,
 Vous, dont l'Asie encore admire le courage ?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur ;
 J'ai satisfait mon roi, ma patrie & l'honneur ;
 Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose,
 De ma religion j'ai défendu la cause,
 Et, sans que le devoir ait droit d'en murmurer,
 A l'amour aujourd'hui Couci peut se livrer.

vivement.

Profitions des momens d'une fête brillante
 Qui retient à Dijon * la marche impatiente

* *Qui retient à Dijon.* On suppose que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte, a invité Philippe Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon ; c'est le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne, dès le tems de Charles le simple, avoit ses Ducs ; un Richard,

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
 Ami, * tout mon bonheur va donc m'être rendu !
 Du moins je reverrai cette beauté si chère !
 Tu penfes que mes pas vers ce lieu folitaire,
 Par un jeu du hafard ont été détournés ?
 Par le plus tendre amour ils y font amenés.

M O N L A C.

Que dites-vous, feigneur !

C O U C I.

C'est ici la patrie ;
 De l'objet enchanteur qui regne fur ma vie ;
 Dans ces climats heureux, non loin de ce féjour,
 L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour ;
 Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper
 d'elle.

Dans tout ce que je vois adorer Gabrielle ;
 Vers ces bois elle aura tourné fes premiers pas ;
 Ils auront vu s'accroître, & briller fes appas ;
 Elle fera venue y chercher la nature ;
 Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture ;
 Ah ! tu ne connois pas le pouvoir de ces yeux,
 Où mon cœur, de l'amour a puisé tous les feux.
 Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
 Au dur métier des camps mon ardeur affidue,

dit le juficier, y commandoit en fouverain plutôt qu'en
 vaffal. Couci aux portes de Dijon a donc pu pour quelque
 moment fe féparer de la cour & quitter le roi.

* *Ami.* Couci peut traiter Monlac d'ami : les écuyers
 étoient fouverainement les cadets des meilleures maifons ; ils
 étoient ordinairement les dépoſitaires de leurs fecrets.

M'a

M'a fait jusqu'à ce jour, retenir dans mon sein
 Ces doux épanchemens, qui trompent mon chagrin.
 Figure toi, Monlac, une beauté naissante
 Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
 Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
 Cette grace modeste au dessus des appas,
 Peins toi tous les attraits : voilà sous quelle image
 Gabrielle parut, & fixa mon hommage.
 Contre l'abus du rang & de l'autorité,
 Son pere, * de Philippe imploroit l'équité,
 Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes ;
 Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes !
 Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
 Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
 Au louvre, avec son pere, elle fut amenée.
 La fille des GRADS ROIS, ** dont le noble hymenée

* *Son pere de Philippe.* Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe Auguste contre Hugues son souverain, qui les armes à la main vouloit s'emparer de son comté ; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermir dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur fuzerain.

** *La fille des GRANDS ROIS.* C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie ; les François en adoroient la mémoire ; Philippe Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele ; sa femme nommée Isabelle, ou Elifabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainaut, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille ainée de l'infortuné Charles duc de Lorraine frere de Lothaire II, & de Louis V ; Elifabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joye qui ca-

F

Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
 Du sang de Charlemagne ajouter sa splendeur,
 L'auguste Elifabeth, franchissant l'intervalle,
 Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
 Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le François,*
 Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
 Acheva d'exciter une flamme immortelle;
 Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
 Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,
 Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs:
 Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse!
 Daigna me préférer, approuver ma tendresse;
 Je reçus de sa foi ** ce gage précieux,
 Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
 Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
 Adorent les faveurs de ma belle maîtresse.
 Nos mains se présentoient au lieu solennel;
 Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel;
 Ils sont éteints. L'orgueil, que suit bientôt la haine,
 Divise nos parens, & brise notre chaîne!
 Je fis jusques au trône éclater mes regrets;
 La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits;

ractérisent la tendresse du François pour ses maîtres; au
 reste Elifabeth étoit morte long-tems avant que le roi en-
 treprit son voyage de la Terre Sainte.

* *Qu'inventa le François* On est peu d'accord sur l'ori-
 gine des tournois; les étrangers les appellant *combats fran-
 çois* ou à *la manière des François*, ce qui pourroit faire croire
 que nous en sommes les inventeurs.

** *Je reçus de sa foi*. Il veut parler d'un brasselet de che-
 veux que lui avoit donné Gabrielle.

Contre moi, de Suger * on arma la sageffe,
 Je pleurai dans son sein; je gardai ma tendresse;
 Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
 Evita mes regards; je partis sans la voir,
 Mais emportant, hélas! son image chérie,
 Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

M O N L A C.

Et quel est votre espoir?

C O U C I.

De presser des liens
 Où s'attachent mes jours, & sans doute les siens;
 Gabrielle. . n'a pu devenir infidelle..
 Sa foi. . Dieu! qu'ai-je dit? . image trop cruelle!
 J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs;
 J'ai vu l'envifager dans toutes ses horreurs.

* *Contre moi, de Suger.* Suger, abbé de Saint Denis, élevé aux premières places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposèrent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie; il fut appelé par le roi même & par le peuple, *le père de la patrie* & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune en 1182, mais on n'a pas voulu faire une histoire, on a eu dessein de composer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeler ces grands noms qui sont époques dans nos annales; ces fortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

Souviens toi du moment où les larmes d'un maître
 Au jour qui me fuyoit, m'ont rappelé peut-être,
 Où déjà de ma fin le bruit se répandoit ;
 Tu fais quel sentiment alors me possédoit :
 Tu connois cet écrit qu'une main défaillante
 Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
 Quand l'ombre du trépas menaçoit mon destin,
 Je conserve toujours cet écrit dans mon sein..
 Ami, rappelle toi ma volonté dernière ;
 J'ai reçu tes sermens, ta parole est sincère ;
 Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
 Je veux que cette lettre avec le don sanglant...
 Tu frémis ! tu m'entends. Non, un amour si tendre
 Cher Monlac, à l'oubli ne doit jamais s'attendre.
 Je suis encore aimé ; je toucherai Vergi ;
 L'inflexible Enguerrand sera même attendri ;
 Philippe.. je l'ai vu quittant le diadème,
 Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
 Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
 Philippe, à ses genoux verra tomber Couci ;
 Il entendra les vœux d'un serviteur fidèle,
 Et..

M O N L A C.

Seigneur, pardonnez, si d'une main cruelle
 Je déchire le voile épais sur vos yeux,
 Mais le malheur prévu nous paroît moins affreux.
 Vous me parlez, seigneur, d'un prince qui vous aime ;
 Avez-vous observé que Philippe lui-même,
 Quand devant lui vos feux osoient se déclarer,
 Affectoit de se taire, & sembloit soupirer ?

Le sage Montigni * dont la haute vaillance
 Mérita de porter l'étendard de la France,
 Et qui fait respecter au courtifan confus
 Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
 Ce digne chevalier vous invite à combattre
 D'un penchant malheureux le trait opiniâtre ;
 Sargines & de Roye ** à ce brave homme unis ,

* *Le sage Montigni.* Qu'elle douceur on goûte à rendre un hommage public à la vertu, & que je serois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence ! c'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France, (bannière de velours bleu céleste parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités de houppes de foye verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, hauffoit & baissoit la bannière royale pour donner à toute armée le signal du péril où se trouvoit le monarque ; ce vaillant homme, quoiqu'embarassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de fabre tout ce qui se présentoit pour l'affaillir, (ce sont les expressions de Velly :) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je desirerois bien étendre l'éclat.

** *Sargines Esq de Roye.* Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité ; St. Louis au retour de son premier voyage de la Palestine lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

Vous donnent des conseils...

COUCI, *avec emportement.*

Qui feront peu suivis,
Jen croirai mon amour.

MONLAC.

Mais, VOTRE FRERE D'ARMES,*
Courtenai † vous embrasse, en répandant des larmes!
Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'est perdu ce billet où se peignoient vos feux?
Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir,
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;

* *Votre frere d'armes.* C'étoit une espece d'association consacrée par des sermens & par des cérémonies religieuses; les contractans baïsoient ensemble la paix que l'on présente à la messe & quelquefois recevoient en même tems la communion: on a dans l'histoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son tems; il avoit communiqué avec le duc de Guise, de la même hostie; le duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le duc d'Orléans, & l'on fait quelles furent les suites de ces fraternités; en un mot, l'assistance qu'on devoit à son *frere d'armes* l'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Guesclin parlant de Louis de Sancerne, dit *mon frere d'armes.*

† *Courtenai.* Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

Du foible courtifan mon pere se fait craindre ;
 Mais je vaincrai mon pere, & le fort conjuré,
 Et je vole à Paris former ce nœud sacré..
 Qu'as-tu dit ? à *Monlac*.

Ah ! cruel.. dans mon ame incertaine
 Sont entrés les soupçons, qu'a pu nourrir la tienne !
 O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
 Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas
 Que pour me replonger plus avant dans la tombe ?
 Sous tant de coups divers mon courage succombe !

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE,
 MONLAC.

GABRIELLE, *entrant sur la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête panchée dans le sein d'Adèle, qui la soutient; elle lève ensuite la tête, & d'une voix languissante à Adèle.*

JE puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
 Chere Adèle . . elle retombe dans la même situation, re-
 leve la tête.

Il n'est plus ! . & je vois la clarté !
 De mouvemens secrets le mélange m'accable !
 Je ne fais si je suis vertueuse, ou coupable . .

F 4

Malheureuse tes sens sont remplis de douleur!
Est-ce à toi de douter du crime de ton cœur?

„ Adèle.

L'auroit on pénétré? *Elle retombe dans le sein d'Adèle:
pendant ce tems, Couci quitte sa situation, leve les yeux
au ciel & va quelque pas plus loin se replonger dans son
accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.*

Je soutiendrois, Adèle ,

Mes peines.. mes tourmens.. la mort la plus cruelle..
Si de moins il vivoit! *elle apperçoit Monlac.*

Que veut cet écuyer?

Me trompé-je? . voilà .. voilà .. le bouclier ..

Mon chiffre.. *avec un cri, l'écusson de Couci!*

C O U C I, *s'entendant nommer, leve
la tête, reconnoît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *reconnoissant Couci.*

Couci!

C O U C I.

Je puis tomber à ses genoux! . c'est elle! ..
A tes pieds. . à tes pieds, objet cher & charmant ,
Vois d'amour & de joye expirer ton amant ,
Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie ;
L'absence ni le tems ne l'ont point affoiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats ,
Jusqu'au bord du tombeau , dans le sein du trépas..
Gabrielle! en ces lieux! quand mon ame éperdue..
Eh! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue!
Parle, divin objet d'une constante ardeur ,
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur.

Gabrielle est mourante dans les bras d'Adèle.

Rouvre les à ma voix . . c'est l'amant le plus tendre ,
Le plus rempli de toi !. que le sort vient te rendre..

G A B R I E L L E .

C'est vous ! Couci ! c'est vous ! vous vivez.. *à Adèle.*

Retirons-nous, *elle fait quelques pas comme pour se retirer.*
Aide-moi,

C O U C I .

Tu fuis, lorsque je te revois !
Gabrielle . . aurois-tu trahi cette tendresse ? .

G A B R I E L L E .

à Couci.

Que dit-il ? . laissez-moi . . laissez . .

C O U C I , *s'opposant toujours aux
pas de Gabrielle.*

Que je te laisse !

Tu ne m'aimerois plus ?

G A B R I E L L E .

Je le devrois, hélas !

à part.

Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats !

C O U C I .

Tu le devrois ? quels sont les malheurs que j'ignore !

Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore ,
Par de nouveaux sermens accourt s'unir à toi ,
Te demander ton cœur.. te demander ta foi..

FAYEL,

GABRIELLE.

Et je l'entends!. à Adèle.

Allons, Adèle..

COUCI.

Non, ingrater
Je ne vous quitte point; que votre haine éclate..

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas..

Ma foiblesse.. Couci.. n'arrêtez point mes pas..

COUCI.

Je vous suis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur.. mon devoir..

COUCI.

Votre devoir.. qu'entens-je!..

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace.. me faïsit..

GABRIELLE.

Couci... ce mot affreux doit vous avoir tout dit..

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE, à Couci.

(à part.)

Eh! qu'il est entre nous de plus fortes barrières?

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux..

C O U C I.

Quelle affreuse clarté m'a deffillé les yeux !
Seroit-il vrai ? . je meurs ! . un fatal hymenée ,

G A B R I E L L E.

Pour jamais nous sépare.. & me tient enchainée.

C O U C I.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

G A B R I E L L E, à Couci.

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentimens :
C'est un autre que vous qui reçut mes sermens ;
Asservie à mon pere, à mon sort immolée ,
Entraînée à l'autel, mourante, défolée ,
Oui, j'ai donné ma main : un autre que Couci ,
Doit régner sur ce cœur, prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi ; de toutes mes pensées ,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées ;
Il faut me repentir de vous avoir aimé ,
Lier mon ame entiere au nœud que j'ai formé..
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me
coûte !

Ne portez pas plus loin un jour que je redoute ,
Épargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux ,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime ?
C'est le seul sentiment digne de mon retour ,

Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour,
 On avoit répandu l'accablante nouvelle,
 Que, souvent votre roi d'une atteinte mortelle,
 Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr ;
 Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel ?

*Adèle & Monlac se joignent à Gabrielle
 pour retenir Couci.*

C O U C I .

M'arracher une vie
 Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie,

G A B R I E L L E .

Arrêtez.. arrêtez..

COUCI , toujours la main sur son épée.

Eh ! quel sera mon fort ?

Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
 Me hâter de détruire une horrible existence..

GABRIELLE , avec tendresse, & en pleurant.

Ah, Couci ! sur votre ame est-ce là ma puissance ?

*COUCI , à ce mot, il sort de sa sombre
 fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix ?..

Je vivrai.. je vivrai.. pour mourir mille fois.

Que j'abhorre cet art dont le secours funeste

Est venu ranimer des jours que je déteste !

Au fer du Sarrafin pourquoi suis-je échappé ?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé ?
C'est moi ! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui cède au désespoir, & qui meurt dans les larmes !

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur ?

G A B R I E L L E.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable.
Un plus long entretien me rendoit plus coupable.
Que l'ame est foible, hélas ! qu'elle a peu de pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir !

J'y veux rentrer. *à Couci.*

L'honneur, le ciel, tout nous sépare.

Pour la dernière fois je vous dis.. je m'égare..

L'un à l'autre, Couci, cachons nous nos regrets ;

Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer.

(à Adèle.)

Je tremble que Fayel..

C O U C I.

Fayel ! cest ce barbare

Dont l'amour furieux possède un bien si rare !

Lui !. je cours à l'instant l'immoler de ma main..

GABRIELLE, *s'opposant avec vivacité
au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein :

Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle ;
 Elle n'est point assez parjure & criminelle ;
 Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
 D'embrasser vos fureurs, d'adopter le forfait,
 De proscrire une vie à la sienne attachée. .
 Que ma révolte éclate, & ne soit plus cachée !
 Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups ;
 Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
 O Dieu ! ma destinée est-elle assez affreuse ?
 Quels sont tous mes tourmens ! je suis bien mal-
 heureuse !

Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
 Pourroit plaindre ma peine, & sentir mes revers. !
 Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie,
 La tâche du soupçon & de la perfidie !
 C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur,
 Bien plus cher que ces jours accablés de langueur ;
 Dont bientôt, grace au ciel ! la durée est remplie !
 Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie ;
 Gabrielle mourante eut pu le désarmer...

à Couci en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur.. & vous savez aimer !

C O U C I .

Crois que je fais aimer, puisque je vis encore.
 Eh bien ! faut-il souffrir un rival que j'abhorre ?
 Dans un tyran jaloux te voir, te respecter ?
 Mourir de mon amour, sans le faire éclater ?
 Quand de toi seule enfin mon ame est possédée,
 Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
 Qui soulage mes maux, & flatte cette ardeur ?

avec transport.

Je pourrois jamais t'arracher de mon cœur.
 D'un amant malheureux souveraine adorée,
 Qui toujours de Couci seras idolâtrée..
 Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE, *s'attendrissant.*

La pitié, cher Couci !. Dieu ! qu'ai-je dit ? l'honneur.

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire ;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI, *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire !

GABRIELLE, *regardant avec effroi
 derrière elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. (à Couci.) Je tremble.. leve-toi.



SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE,
MONLAC.

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'un & l'autre, ainsi que sur Adele & Monlac; Couci veut tirer son épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée! ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est..c'est moi..

C'est moi..de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmena.

GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

On baisse la toile.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE



ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espee de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. &c. que leur autorité ne différoit guere de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers, & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

QU'ON lui perce le flanc de cent coups de poignard !

Que dans son cœur la mort entre de toute part !
Par degrés, sur ses jours attachez mes vengeances.

Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.

Inventez des tourments.. égaux à mes souffrances ;
Qu'il se sente mourir.. *Ils vont se retirer, il va encore à eux.*

G

Non, pour quelque moment,
 Qu'il vive : suspendons un juste châtement.
 Avant que le coupable, au gré de ma furie,
 Dans un supplice horrible ait exhalé la vie :
 Je veux savoir son rang, je veux savoir son nom,
 M'abreuver à longs traits du plus mortel poison,
 Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
 Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
 Me remplir de ma peine & m'en rassasier ;
 Je veux envisager mon malheur tout entier.
 S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
 C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
 De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
 L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir..
 Le feu de la fureur s'allume dans mes veines !
 Il va tout dévorer. *à ses officiers, écuyers &c.*

Qu'écrase sous les chaînes,
 Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
 Le perfide.. ah ! je suis vingt fois plus malheureux !
 En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
 Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
 J'emploierois le secours de la flamme & du fer :
 C'est moi.. qui dans mon sein recèle tout l'enfer !
 C'est moi qui, dans un cœur déchiré de blessures,
 Réunis tous les maux, & toutes les tortures..
 Je mourrai dans la rage & dans le désespoir,
 En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir :
 Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance
 Que j'aurai consacré l'excès de ma vengeance.
 Que Raymond vienne ici.

Ils sortent.



SCENE II.

FAYEL, *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la relève.*

JE l'ai donc dévoilé
 Ce mystère de crime, & tout est révélé !
 Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes !
 Voilà pourquoi ses yeux étoient couverts de larmes !
 Pour expier ces pleurs, que de sang va couler !
 En ces murs, les forfaits vont tous se rassembler.
 Que la seule vengeance & m'enflamme & me guide..
 Je fais par quel moyen punir une perfide ;
 A mon ressentiment elle pense échapper :
 C'est au cœur d'un rival que je veux la frapper ;
 C'est-là qu'à ses regards ma main impatiente
 Brûle de présenter une image effrayante,
 D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant..
 Je veux que goûte à goûte on épuise son flanc.
 J'aurois de la pitié !. qui ! moi ! quand Gabrielle..
 Pour un sensible époux fut-elle moins cruelle ?
 Eh ! quel est mon destin ?.. Penchant trop écouté,
 C'est toi qui m'as conduit à cette extrémité !..
 J'étois né pour aimer avec idolâtrie ;
 L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie ;
 De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux ;
 Tout se fut senti du charme de mes feux..
 Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne !
 Je n'ai pu, misérable ! inspirer que la haine !
 Eh bien, livrons nous donc à toutes ses fureurs ;

G 2

Juifions du plaisir de déchirer deux cœurs ,
 D'y porter tous les traits d'une main meurtriere ;
 Répandons mes poisons sur la nature entiere.
 Oui, puisque l'on me pousse à ces excès affreux ,
 Je voudrois que par moi tout devint malheureux.

S C E N E III.

F A Y E L , R A Y M O N D .

F A Y E L , *faisant avec vivacité
 quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTFEUR de mes tourments tarde bien à paroître!
avec chaleur.

Instruis-moi : le pays, le nom, le rang du traître ?

R A Y M O N D .

Un oeil audacieux, l'appareil des guerriers ,
 La valeur, tout annonce un de nos chevaliers ;
 Son front n'est altéré d'aucune ombre de crainte ;
 Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte ;
 Il a vu sous nos coups tomber son écuyer ,
 Et son orgueil encor paroît nous défier.

F A Y E L .

Cet orgueil insolent, je saurai le confondre ;
 Il garde le silence ? acheve de répondre.

R A Y M O N D .

Son trouble seulement éclate dans ces mots :
 „Elle n'est point coupable, & j'ai causé les maux ! „

FAYEL.

Elle n'est point coupable !

RAYMOND.

A cette sombre idée ;
Le désespoir trahit son ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes foins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux !
Ah ! je goûte d'avance une cruelle joie !
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le spectacle & l'horreur de leur sort ;
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND, *avec étonnement.*

Gabrielle, seigneur !.

FAYEL.

Gabrielle, elle-même. ?

Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime !.
Des traits qui m'ont blessé, voilà le plus mortel !
Et n'être point aimé !. ce rival.. juste ciel !
Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance ;
Porter son châtement, prolonger sa souffrance ?
Ne peut-il que mourir ! qu'est-ce que le trépas ?
La fin de la douleur !. *à Raymond & en regardant du
côté des portes.*

Et je ne le vois pas !
Et mes yeux ne font point attachés sur ses peines !

RAYMOND.

Vous allez à l'instant, le voir chargé de chaînes.

G 3

F A Y E L ,

F A Y E L .

Et sa complice ?

R A Y M O N D .

On l'a ramenée à la tour ;

F A Y E L .

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour ?

R A Y M O N D .

Dans ses larmes noyée, accablée & mourante..

F A Y E L , *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprends-tu ? Gabrielle expirante !

Va cours à la prison.. *Raymond a fait quelques pas,**Fayel court après lui & l'arrête.**Attends.. je veux savoir..*

Eclaircir les horreurs du forfait le plus noir ,

Développer le fil de cette perfidie..

Gabrielle à ce point dans le crime enhardie !

*il s'appuie la tête sur un fauteuil.*Que je suis malheureux ! *il reste quelque tems dans**cette situation, ensuite avec vivacité à Raymond.**C'est toi, cruel, c'est toi.*

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi ,

Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible ;

Tu fais que des mortels je suis le plus sensible..

Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit ?

R A Y M O N D .

Vous m'aviez dit, seigneur..

F A Y E L .

Non, je ne t'ai rien dit.

Tantôt à ses genoux déposant mes allarmes ,
 Je dissipois son trouble, & j'essuyois ses larmes ;
 Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer ;
 J'attendois mon pardon ; elle auroit pu m'aimer :
 Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse ,
 Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse ,
 Pour verser dans une ame , ouverte à la fureur ,
 Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur !
 Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore ;
 Que me fait ce Couci que la tombe dévore ,
 Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé
 Qui.. bientôt mon amour en auroit triomphé..
 Laisse moi, malheureux, va fors de ma présence
 Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire.

Reviens, reviens ; dis-moi : songe que je t'entends,
 Que le sang va couler dans ces affreux instans.
 Parle, cet étranger que tu n'as pu connoître,
 Vers ce bois le hasard l'aura conduit peut-être..
 Les observois-tu bien ? quels étoient leurs discours ?
 Le fer de la vengeance est levé sur tes jours.

R A Y M O N D.

Je n'ai pu rien entendre.

F A Y E L, *d'un ton menaçant,*

Et d'une mort cruelle..

R A Y M O N D.

On l'a surpris, seigneur, aux pieds de Gabrielle.

F A Y E L.

Il étoit à ses pieds !. lorsqu'un trop foible époux

G 4

Hésitoit à frapper, & suspendoit ses coups ;
Quand je touchois peut-être au moment de l'absou-
dre..

Ne les puis-je tous deux écraser de la foudre ?
Ah ! Raymond . . cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuse mes transports ; tu dois me pardonner.,
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, si l'on daignoit me plaire ...
Eh ! ce n'est qu'à toi seul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit se confier !
Tout irrite mes maux ; nul espoir ne me flatte . .
Il étoit à ses pieds ! tu mourras, femme ingrate ;
Rien ne peut te sauver. *à Raymond.*

Allons, que ma fureur
Remplisse ce séjour de toute son horreur,
De la soif de leur sang mon ame est dévorée.,
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empressé de retenir le roi,
Qu'il coure lui porter * son hommage & sa foi . .
Les rois, tous les humains, & le ciel, & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre...

* *Qu'il coure lui porter.* Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été secouru par Philippe Auguste dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, son souverain, aux conditions que le comté de Vergi redevroit de la couronne de France, &c.



SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND, *troupe
d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci,
chargé de fers, & n'ayant ni casque ni épée.*

FAYEL, *tirant le poignard
& courant avec impétuosité sur Couci.*

AH ! je perce ton cœur !

Il s'arrête, & remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,
N'y rentre point encor ; que sur ce cœur pervers
La mort prête à frapper demeure suspendue !
Il faut me découvrir . . . que je souffre à sa vue ! .
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours,
Dis, à mille tourmens..

COUCI.

J'oppose mon courage ;
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Écoute-moi, Fayel ; je te hais, & te plains.
S'il ne se fut agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eut forcé jamais à rompre le silence ;
J'ai vu de près la mort & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je fais, & me taire, & souffrir.

Un intérêt plus cher que celui de ma vie ;
 Je dirai plus , le feul dont mon ame est remplie ,
 Pourra m'ouvrir la bouche , & me presser enfin
 D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain ;
 Epuisé sur mes jours ta cruauté jalouse :
 Mais répons : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
 Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu ,
 Quand sa vertu..

F A Y E L *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu ,
 Traître , étoit-ce à ses pieds ? . & tu n'as qu'une vie !
 A mon gré je ne puis a flouvir ma furie !
 Il n'est point de supplice au dessus de la mort !

C O U C I .

Oui , j'étois à ses pieds ; par un dernier effort
 L'amour..

F A Y E L .

L'amour !. enfer , prête moi ta puissance ,
 Tes plus affreux tourments , pour combler ma ven-
 geance !

C O U C I .

C'est moi , Fayel , c'est moi qui devois te montrer
 Ce sombre emportement où tu veux te livrer !
 Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
 Dont la fin , sans ton crime , eut été douloureuse.
 Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout , Fayel !
 Va , le trait de la mort n'est point le plus cruel ;
 Il est d'autres tourmens , ame atroce & barbare ,
 Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare !
 Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux

Eut joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

F A Y E L, *éprouvant la plus
cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

C O U C I.

J'adorois Gabrielle;

*Fayel dans ces momens est livré à toutes ses fu-
reurs, il se promene à grands pas sur le théâ-
tre, regarde Couci avec des yeux enflammés,
va du côté de Raymond, revient à Couci.*

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

F A Y E L, *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus?
Quel éclair m'a frappé!. pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse!
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tom-
beaux!

C O U C I.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux!

F A Y E L, *avec un cri.*

C'est Couci!. dans mes mains!. plaisir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence!
C'est Couci! ce rival.. qui fans doute est aimé!
Quel trait!. ah! mon courroux s'est encore allumé!

à ses écuyers &c.

Commencez le tourment qui doit punir ce traître.

Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître?
 Frappez. *Plusieurs de ces écuyers tirent leurs épées, &
 vont pour frapper Couci.*

C O U C I, *avec une tranqui-
 lité dédaigneuse, à Fayel.*

Toi, chevalier!

F A Y E L, *sortant de sa fureur,
 & prenant un ton plus modéré.*

Je manquois à l'honneur.

à Couci avec transport.

Juge combien l'amour peut égarer un cœur!
 Et tu viens d'empêcher que mon front ne rougisse!
 C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
 Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier:
 Tu vas voir si Fayel est digne chevalier!
 La honte m'eût flétri; ton attente est trompée.

à ses écuyers, &c.

Qu'on détache ses fers, rendez-lui son épée.

Qu'on m'apporte la mienne.. *ses écuyers sortent.*

Allons, c'est dans ces lieux

Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous
 deux;

De ton fort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

à Couci.

Puissé-je dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient sortis reviennent & appor-

tent l'épée de Couci & celle de Fayel; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non ; point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affoiblir ou détourner les coups ;
Combattons pour mourir ; c'est le prix que j'envie ,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie !

à Raymond.

Écoute-moi, Raymond. *Il l'amène sur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,
Mon destin ennemi, *en jettant les yeux sur Couci.*

Le déclaroit vainqueur ;

J'exige ta parole, & j'attens de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle,
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien ;
Sur-tout de mon trépas qu'elle ne fache rien !

Et pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,

En croyant que Couci sous mes armes succombe ;

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainsi que Fayel.

(à ses écuyers, &c.)

Si le ciel protégeoit un rival détecté,
Laissez-le de ces lieux fortir en sûreté ;
Qu'on fuive en tout les loix de la chevalerie ;
Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses écuyers, &c.

Allez, nous combattons, nous mourrons sans témoins.

Pour croire à son honneur , je ne le hais pas moins ;
 Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice ,
 Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

SCENE V.

FAYEL, à Couci.

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel , je suis connu ;
 Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu ;
 L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive ,
 Et mon trophée encor dans ses plaines s'éleve :
 J'ignore donc la crainte , & brave le danger.
 Plus que toi je dois être ardent à me venger :
 Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle ,
 Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagemens , perfide , j'entrevois
 Le sentiment secret qui t'impose la loi ;
 Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrater ?
 Tu ne le feras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui sans doute , Fayel , je crains de l'offenser.

Va ! . . j'aime plus que toi. Tu brûles de verser
Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre ;
Hâte-toi ; de ces flots inonde cette terre ;
Tranche des jours affreux.

F A Y E L.

Ah ! barbare , c'est moi
Qui desire ma fin , & qui l'attends de toi ;
C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse
Un trépas qui le fuit , & qu'il poursuit sans cesse ;
Non , je ne prétends point combattre pour des jours
Dont le courroux céleste empoisonna le cours ;
Je rejette une épée en mes mains inutile.

Il jette son épée à terre.

Couci , j'ouvre à ton fer un chemin plus facile.

Il découvre son estomac.

Tiens , tiens , frappe , voilà ce cœur triste & jaloux]
Qui brûle , qui s'élançe au-devant de tes coups !
C'est-là qu'il faut chercher, c'est-là qu'il faut détruire
Cet amour furieux qui toujours me déchire ,
Pour qui jusqu'à présent j'ai tout sacrifié !

*Il tombe dans un fauteuil & regarde Couci qui pa-
roit s'attendrir.*

Je suis bien malheureux ! j'excite ta pitié !
Que pour l'œil d'un rival, ce spectacle a de charmes !
Vois , vois Fayel qui pleure , & jouis de ses larmes .
Cette ardeur m'a plongé dans de honteux excès !
Elle m'emporteroit au comble des forfaits .
Je n'ai plus de raison , moi-même je m'abhorre ,
Mon amour irrité s'enflamme plus encore.

à Couci avec transport.

Trompe-moi sur mes maux, dis-moi, lorsque Vergi.,
 Pourquoi m'a-t-il caché ? tout est mon ennemi !
 Quand sa main préparoit ces nœuds.. idée horrible !
 Sa fille.. à ton amour étoit-elle sensible ?
 La seule obéissance au pouvoir paternel
 L'eut-elle décidée à marcher à l'autel ?
 Ne crains point, ne crains point de déchirer mon
 ame ;

Que je sois dévoré d'une funeste flamme :
 Elle t'aimoit.. *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI, *marquant quelque em-
 barras.*

Peut-être auroit-elle obéi..
 Si son pere eut voulu..

F A Y E L, *avec fureur se levant ,
 & reprenant son épée.*

Ton trouble t'a trahi.
 Oui, l'on t'aimoit ! on t'aime ! ah ! montre ! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défens-toi , défens-toi ; je t'arrache la vie.

*Ils entrent , en se battant , dans les coulisses ; on en-
 tend encore le bruit des épées quelque tems après
 qu'ils se sont retirés.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE



ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point ; c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND, *empressé de suivre Fayel qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur un côté, & laissant après lui de longues traces de sang.*

VOTRE sang qui s'élançe !. arrêtez un instant.
 Acceptez de ma main le secours bienfaisant.

FAYEL, *tombant de foiblesse dans un fauteuil.*

Laisse-le s'échapper ; par torrents qu'il jaillisse ;
 Je ne puis assez tôt terminer mon supplice !.

H

Que dis-je , ami ? retiens ce sang impétueux ;
 Qui brûle de quitter des liens odieux.
 Entends mes vœux, ô ciel! que Fayel vive une heure,
 Le tems de se venger! tonne ensuite, & qu'il meure.

*à Raymond qui s'occupe à raccommoder l'appareil
 de la blessure de son maître.*

Tout m'est connu. Jamais on ne m'auroit aimé!
 Raymond , par ma fureur je me sens ranimé ,
il se leve avec transport.

Je sens de mes transports croître la violence ;
 Et je cours préparer la plus grande vengeance..
d'une fureur concentrée.

Je veux que la nature en frémissé d'horreur ,
 Que nos derniers neveux reculent de terreur.
 Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
 A concevoir le coup que va porter ma haine ;
 Moi-même , je frissonne !

R A Y M O N D , *avec crainte.*

Iriez-vous égorger

Votre épouse ?

F A Y E L.

Fayel.. saura mieux se venger.

R A Y M O N D.

Quoi , seigneur !

F A Y E L.

Ce trépas redouté du vulgaire ,
 Pour qui cherche à punir n'est qu'un trait ordinaire.

Je te l'ai dit : la mort est le terme des maux ;
 Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux ;
 Une autre peine attend une épouse infidelle ,
 Raymond , & je voudrois qu'elle fût éternelle .
 Peut-elle assez souffrir ! la perfide en ces lieux
 Par mōn ordre bientôt doit s'offrir à mes yeux ;
 Ami , j'ai commandé qu'un silence sévère
 Sur tout ce qui se passe entretint le mystère .
 Je veux la voir encor , lire au fond de ce cœur .
 Je ne suis pas assez rempli de mon malheur !
 Je veux que de sa bouche enfin elle m'apprenne .
 Jusqu'à quel point Fayel peut exciter sa haine .
 Tout ce qu'à ma fureur .. grand Dieu ! je l'aperçois ,
 Dis-lui qu'elle m'attende , & reviens près de moi .

SCÈNE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND,
*Gabrielle est échevelée & mourante dans les bras
 d'Adèle. qui l'amène lentement sur la scène.*

RAYMOND, à Adèle.

VOUS pourrez l'avertir qu'incessamment mon
 maître ,
 Adèle , à ses regards ici va reparoître .

A D E L E .

Elle attendra .. Raymond , vous voyez sa douleur !

Raymond se retire.

H 2

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

en regardant sa maîtresse.

IL nous fuit.. de ses maux tout accroit la rigueur!
 Tout s'obstine à nourrir cette douleur profonde,
 A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde.
 O Dieu! viens l'appuyer de ton bras protecteur;
 Il ne lui reste plus d'autre consolateur.
 Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!
 Madame, ouvrez les yeux..

GABRIELLE, *revenant à la vie,*
à Adele.

Quelle est sa destinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi, tu ne m'entends pas?

Et quel autre intérêt m'eut ravie au trépas?
 Pourquoi mon ame lasse, & de crainte abattue,
 Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
 Chere Adele... instruis-moi du destin de Couci;
 C'est mon malheureux fort qui l'amenoit ici.



A D E L E.

Ces solitaires lieux ont à votre présence
 Paru s'envelopper d'un effrayant silence :
 Raymond vient d'annoncer en ce moment cruel
 Que vous alliez revoir le barbare Fayel ;
 Je voulois emprunter quelque lumière sûre
 Qui pût nous retirer de cette nuit obscure ;
 Couci sous la vengeance auroit-il succombé ?
 A mes regards soudain Raymond s'est dérobé.
 Madame , tout se tait , tout présente à ma vue
 Une épouvante sombre en ces murs répandue ;
 On diroit que la mort habite ce séjour.

G A B R I E L L E.

Adele , & si ses yeux étoient fermés au jour ,
 Si mon injuste époux.. Couci n'est point coupable ;
 C'est à moi d'affouvir un courroux implacable ;
 D'une vie odieuse , ô ciel ! romps les liens ,
 Et veille sur des jours bien plus chers que les miens..
 Ma pitié , chere Adele , a peine à se contraindre..
 Eh ! de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre ?
 O vertu , pour fléchir sous ta sévérité ,
 Faudra-t-il étouffer la triste humanité ?
 Tu me reprocherois mes secrettes allarmes ?
 Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes!

A D E L E.

Ce trouble si profond peut-il vous abuser ?
 A des regards jaloux craignez de l'exposer.

G A B R I E L L E, *en pleurant.*

Eh bien ! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus tendre,

Non, Adele, mon cœur ne veut point s'en défendre,
 C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui;
 Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
 Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime;
 Je viens à mon tyran présenter sa victime;
 Je viens justifier son courroux inhumain,
 Implorer le trépas, comme un don de sa main;
 Il est tems que ses yeux pénètrent mes blessures,
 Et que je mette fin à d'éternels parjures.
 Est-ce donc triompher & suivre la vertu,
 Que de cacher un cœur de remords combattu?
 De borner ses efforts à renfermer sa honte,
 De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte,
 De se craindre soi-même, en laissant échapper
 Des soupirs dont l'objet ne sauroit nous tromper?..
 Jusqu'à présent voilà ce qu'a pu mon courage.
 Du moins à la vertu je rends un noble hommage,
 En montrant ma franchise & ma sincérité;
 Mon ame a trop long-tems trahi la vérité;
 Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense;
 Qu'un autre a sur mon cœur conservé sa puissance..
 En un mot qu'il me frappe, & sauvons à ce prix..
 Adele.. dans ce lieu d'où vient que je frémis?..
 Quoi..



SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND, ADELE.

Fayel paroît dans l'enfoncement du théâtre, il parle à Raymond, Gabrielle va se précipiter à ses pieds.

GABRIELLE, *vivement.*

JE tombe à vos pieds, & j'y porte mes larmes ;
Seigneur.. à *Fayel qui veut la faire relever.*
N'empêchez point..

FAYEL, *troublé.*

Madame.. (*à part.*)

Que de charmes!

Levez-vous.. à *Raymond avec vivacité.*

Pour remplir l'ordre que j'ai donné,

Attends.. (*à part.*)

Ciel! quel pouvoir m'a sitôt enchaîné!

GABRIELLE, *que Fayel veut faire relever.*

Que j'y meure, seigneur.

FAYEL.

Non.. levez-vous, vous dis-je.

(*à part.*)

Mon trouble!.

GABRIELLE.

J'obéis, puisqu'un époux l'exige.

H 4

*Elle se leve en conservant le maintien de la douleur ;
elle apperçoit l'appareil sur le côté de Fayel.*

Dieu ! vous êtes blessé !

F A Y E L , *en la considérant
avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups ,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

G A B R I E L L E , *regardant de tous
côtés , ensuite se tournant vers Adele & d'une voix
basse & effrayée.*

Il est mort !

F A Y E L , *à Gabrielle.*

Rejettant le honteux artifice ,
Je veux qu'à mes regards votre âme s'éclaircisse,
Un époux vous demande un aveu désiré ,
Et pour notre repos trop long-tems différé.

G A B R I E L L E .

Et c'est là le sujet qui devant vous m'amene !
Que votre inimitié ne soit plus incertaine ;
Gardez-vous d'accuser un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
Non, ce cœur n'eut jamais recours à l'art de feindre ;
Les ordres de mon pere ont pu seuls me contraindre
A ne point réveler ce qu'aujourd'hui ma voix
Fait entendre à ces murs pour la première fois.

Fayel reprend sa fureur par degrés.

Oui , je suis malheureuse ; oui , je suis criminelle.
Plaignez , ou s'il le faut , condamnez Gabrielle ,

Qui ne cherchera point à se justifier.
 Avant qu'un nœud fatal fut venu me lier,
 J'avois déjà donné, de l'aveu de mon pere,
 Un cœur, qui gémissant de son devoir austere,
 A su pourtant garder son honneur & sa foi,
 Se soumettre à l'hymen, & respecter sa loi.
 A Couci..

F A Y E L.

Vous l'aimiez ?.

G A B R I E L L E.

Il avoit ma tendresse..

la blessure de Fayel se rouvre, & son sang coule.

*à Adele en tombant effrayée
 dans ses bras.*

O ciel ! son sang jaillit !

F A Y E L *raccommode lui-même
 l'appareil, fait quelques pas & court à Raymond.*

Vole. Que l'on s'empresse..

R A Y M O N D.

Quoi ! vous pourriez, seigneur !..

F A Y E L.

Hâte toi d'obéir,

Et quand il sera tems, tu viendras m'avertir..

Raymond paroît hésiter.

Ou la mort.. *Raymond se retire.*

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *revient à Gabrielle.*

Vous l'aimiez ?!

GABRIELLE, *prostrée à ses pieds.*

Prenez, prenez ma vie..

FAYEL.

Je devrois dans ton sang laver ta perfidie..
 Jour affreux !. voilà donc tous tes crimes connus..
 Tous mes maux, mes tourments.. & je ne doute plus!
 Non, tu ne mourras point, femme indigne de vivre!
 A des coups plus cruels ma vengeance te livre.
 Tremble ; tu ne fais pas la peine qui t'attend !
 La mort seroit un bien.. j'aspire à cet instant...

*Il parcourt le théâtre, dans la plus grande agitation,
 à Adele.*

Sortez.

ADELE.

Souffrez, seigneur..

FAYEL, *à Adele, en lui
montrant Gabrielle.*

Je te sépare d'elle,

Pour jamais ; fuis mes yeux.

Adele se retire à quelque pas, & hésite encore à sortir.

GABRIELLE, *en lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adele !.

Eh ! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs !

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs ?.

Elle a vu commencer le destin qui m'accable ;

Ah ! qu'elle en puisse voir le terme déplorable !

Qui recevra mon ame & mon dernier soupir ?

Qui du triste linceul daignera me couvrir ?..

Ne me refusez pas..

F A Y E L.

à Adele, qu'il pousse avec fureur par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je,

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

Adele sort en regardant plusieurs fois sa maîtresse & en levant les yeux au ciel avec de profonds gémissemens.



S C E N E VI.

F A Y E L , G A B R I E L L E .

F A Y E L *continue.*

CES perfides attraits , je les ai trop chéris !

G A B R I E L L E , *toujours à genoux.*

Ah ! mon pere ! mon pere !..

F A Y E L .

Il n'entend point tes cris ;
Tu ne le verras plus ; du séjour que j'habite ,
A Vergi désormais l'entrée est interdite.

G A B R I E L L E .

Mon pere aussi ? cruel !. *elle leve les mains au ciel.*
Espoir des malheureux ,
O mon Dieu ! sur mon sort daigne abaïsser les yeux !
Mon Dieu , tu n'entends point ma voix qui te reclame ?

F A Y E L .

Il falloit l'implorer ce Dieu , lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel..

G A B R I E L L E , *avec quelque fermeté.*

Ne deshonnez point l'épouse de Fayel.
Privez-moi de la vie , & laissez-moi ma gloire.
Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire..

Sans flétrir ma vertu , prononcez mon arrêt...

avec vivacité.

Mais.. épargnez des jours qui..

On observera que Fayel , pendant toute cette scene , a continué de parcourir le théâtre à grands pas , toujours dans la même fureur , & Gabrielle n'a point quitté sa situation.

SCENE VII.

FAYEL , GABRIELLE , RAYMOND.

RAYMOND, à Fayel , & d'un ton pénétrant.

SEIGNEUR.. tout est prêt.

FAYEL, troublé.

Tout est prêt!. (à part.)

Céderai-je aux transports de ma haine?.

Elle ne m'aime point !, un autre.. à Raymond.

Qu'on l'entraîne.

GABRIELLE, que Raymond cherche à soulever & qu'il emmene expirante.

Où me conduisez-vous?

FAYEL.

Où?. je remplis vos vœux..

*à Raymond qui paroît interdit , & qui balance à
emmener Gabrielle.*

Raymond, obéissez ; faites ce que je veux.

ils sortent.

S C E N E VIII.

FAYEL *seul, tantôt marchant à
grands pas, tantôt s'arrêtant.*

PEUT-être la pitié m'alloit-elle surprendre,
Quand pour Couci ses pleurs se font trop fait enten-
dre.

Voilà, voilà les jours dont le soin la touchoit,
Ce qui dans la douleur à mes pieds l'attachoit !
C'est-là l'unique objet, perfide, qui t'anime !
Et je pourrois encore épargner la victime !
A l'instant où les coups vont partir de ma main,
Mille affreux mouvemens s'élevent dans mon sein !
Sur la coupable envain je déploierois ma rage !
Ciel ! celui qui punit, souffre-t-il davantage ?
Ah ! Fayel !. les remords font les maux les plus
grands !.

Est-ce à moi d'éprouver ces remords dévorants ?
Malheureux que je suis !. je sens qu'ils me déchirent !
Il les faut étouffer ; dans ce sein qu'ils expirent !
Ma vengeance s'irrite, & va se contenter.
C'est le plus doux plaisir que l'on puisse goûter..
Sans doute après l'amour ? cœur, hélas ! trop sensible,
Que ramene toujours ta foiblesse invincible,

Il ne t'est plus permis d'attendre ton bonheur
 De ce fatal amour , qui doit t'être en horreur !
 Tu ne peux plus aimer!.. remplis-toi donc de haine ;
 Par les tourmens d'autrui j'adoucirai ma peine..
 Si le sort aujourd'hui terminoit mon destin ! .
 Ce froid mortel viendrait m'avertir de ma fin ! .
 Donnons au noir courroux dont mon ame s'énivre,
 Donnons tous les moments qui me restent à vivre.
 Etendons sur ces murs la terreur & le deuil ;
 Que les pleurs , que le sang abreuve mon cercueil ;
 Mes cendres , au seul nom d'un rival que j'abhorre,
 Pour la haine , grand Dieu ! s'animeront encore.
 Vengeance , de mes jours entretiens le flambeau..
 Sans pouvoir t'affouvir descendrois-je au tombeau ?

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL , *allant au-devant de
Raymond qui est dans le plus grand accablement.*

SUIS-JE vengé , Raymond ?

RAYMOND.

A peine je respire..

Où le ressentiment a-t-il pu vous conduire ?

Oui.. vous êtes vengé ! jour d'éternelle horreur !.

Seigneur.. qu'avez-vous fait ?.

FAYEL.

Cette sombre douleur ;

Tu devois l'éprouver quand tu voyois ton maître ;
 Le jouet à la fois d'une ingrata & d'un traître..
 Ma vengeance à ces coups pourroit se retenir !
 Tu vas voir si je fais & frapper , & punir.
 Sans doute elle revient ?

R A Y M O N D .

La voici qu'on amène. :

S C E N E X.

FAYEL , GABRIELLE , *soutenue par deux écuyers
 qui l'amenent lentement* ; RAYMOND.

G A B R I E L L E .

EH ! pourquoi me forcer à prolonger ma peine ;
 A soutenir des jours de douleur épuisés ,
 Quand de la vie enfin tous les nœuds sont brisés ,
 Quand je vais expirer.. la haine ingénieuse ,
 A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse ?

On l'assied dans un fauteuil.

F A Y E L , *aux deux écuyers* :

Allez , retirez-vous.

Ils sortent.



SCENE

SCENE XI.

FAYEL , GABRIELLE , RAYMOND.

GABRIELLE *continue au milieu
des larmes , & d'une voix éteinte ; à Fayel.*

PAR quelle cruauté
Mon arrêt n'est-il pas encore exécuté ?
Vous devez m'immoler ; & j'attends mon supplice,
Fayel montre de l'agitation.

Fayel , que par vos mains votre épouse périsse,
Elle vous bénira de lui donner la mort ;
Hâtez-vous de finir un déplorable sort.

FAYEL.

Perfide ! ce Couci regnoit donc sur ton ame ?

GABRIELLE.

Il fut le digne objet de ma première flamme.

FAYEL, *avec fureur.*

Enfonce le poignard..

GABRIELLE.

Mais l'honneur...

FAYEL.

Ton honneur
Eut été de m'aimer... un autre avoit ton cœur ?.

I

G A B R I E L L E.

Ce penchant qu'avec moi le ciel avoit fait naître,
 Jamais de mon devoir n'auroit été le maître;
 J'ai toujours à moi-même opposé la vertu;
 Pour soutenir vos droits j'ai toujours combattu.
 Je vous l'ai déjà dit: incapable de feinte,
 D'un pere respecté l'ordre seul m'a contrainte
 A vous cacher un cœur de mille traits frappé;
 Sans lui, ce triste aveu me feroit échappé:
 Vous-même..tant ma peine est déchirante, affreuse.
 Vous auriez eu pitié..

F A Y E L.

Te plaindre, malheureuse!

(à part.)

Te plaindre! ma fureur vient encor s'enflammer!

avec rage.

Tu ne m'aimois donc point? . tu n'aurois pu m'aimer?

Redis-le-moi.. Fayel de cette ame traîtresse,
 N'eut arraché jamais un soupir de tendresse?

(à part.)

Du feu qui me dévore & c'est là le retour!

G A B R I E L L E *avec emportement.*

Ah! barbare, est-ce ainsi qu'on inspire l'amour!

Elle se précipite à ses pieds.

Seigneur, pardonnez-moi.. pardonnez à mon trouble..

A chaque instant, ô ciel! mon supplice redouble..

Entendez ma douleur.. je meurs à vos genoux..
 Contre une infortunée armez votre courroux ;
 J'ai seule mérité toute votre colere ;
 Mais, mais.. daignez fauver.. je ne puis plus me taire.;

F A Y E L, *la regardant avec
 fureur.*

Femme indigne ! tu veux me parler de Couci ?.

G A B R I E L L E, *toujours aux pieds
 de Fayel,
 vivement.*

Seigneur.. c'est le hazard qui l'a conduit ici ;
 Il ignoroit mon fort.. qu'une chaîne éternelle. ;
 Frappez , frappez.. je suis la seule crimimelle ;
 Sans nul espoir enfin , Couci quittoit ce lieu ;
 Hélas ! nous nous disions un éternel adieu..
 Je ne le verrai plus.. non , jamais..

F A Y E L, *avec une fureur con-
 centrée.*

Oui , j'espere

Que tu ne verras plus.. (*à part.*)

Je vais me fatifaire.

Tu parles de Couci.. c'est où je t'attendois.
 A tout ce que tu vois tu le redemandois..
 Je suis bien assuré que ton cœur me déteste..
 Que nous sommes unis du nœud le plus funeste. ;
 Eh bien.. leve les yeux ; *Il va lever le rideau qui cou-
 vre la porte de l'autre appartement.*

Regarde ; c'est ainfi
 Qu'un époux outragé fait te rendre Couci.

Gabrielle se leve, & pousse un cri en voyant le corps de Couci ; ce corps qui est dans les coulisses , est couvert du manteau des croisés.

G A B R I E L L E.

Couci ! elle va retomber dans le fauteuil.
Dieu ! qu'ai-je vu !

F A Y E L.

Ton ouvrage , perfide.
Pour lui percer le flanc , tu m'as servi de guide ;
C'est toi , c'est ton amour qui m'a poussé le bras ;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas ;
Le voilà cet amant !. contemple ma victime.

G A B R I E L L E.

Couci ! Couci n'est plus ! ô désespoir ! ô crime !

F A Y E L.

Oui , j'ai commis un crime , & c'est de t'adorer !

G A B R I E L L E , *avec tout l'emportement possible.*

Cruel ! puisque de sang tu te veux énivrer ,
Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue ?
Que j'obtienne une mort trop long-tems attendue !
Viens déchirer ce sein , qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer , montre-toi mon époux.
Ces nœuds , ces nœuds sacrés qui nous lioient , barbare ,

Tu les as tous rompus , le crime nous sépare ;
Frappe un cœur désolé qui , rebelle à sa foi ,
Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.

Ne suis que les transports du courroux qui t'enflamme ;

Ose à cette victime , ose ajouter ta femme :
 Elle ne connoit plus ni raison ni devoir ,
 Ni les droits de l'hymen , ni ton fatal pouvoir ,
 Ni le soin de sa gloire , & de sa renommée ;
 Toute entiere aux douleurs dont je suis consumée ,
 Pleine d'un souvenir , qui ne mourra jamais ,
 Tu me verras livrée à d'éternels regrets ;
 Tyran , tu m'entendras te répéter sans cesse ,
 Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendresse ,
 Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux ,
 Que le tems & ta haine ont animé ces feux ,
 Que malgré le trépas , malgré toute ta rage ,
 Les traits approfondis d'une si chere image ,
 Se graveront toujours dans mes sens éperdus ,
 Que même en ce moment je l'adore encor plus !
 Oui , chere ombre , reçois les vœux que je t'adresse ,
 A tes mânes sanglants , je fais cette promesse ,
 Je te jure un amour , *en regardant Fayel.*

Qui brave sa fureur...

à Fayel.

Va ; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

F A Y E L , *à Gabrielle d'un ton concentré.*

Poursuis , poursuis ; ma haine est trop justifiée ,
 Et de tes pleurs encor n'est point rassasiée !
 Non , ce n'est point la mort que je veux te donner :
 Un autre à cette peine auroit pu se borner ;
 Fayel porte plus loin l'excès de ses vengeances.
 En cet instant , tu viens de combler tes offenses ,
 D'oser.. je n'ai plus rien , perfide , à ménager...

Juge si ton époux aura su se venger !

Gabrielle l'écoute , frappée d'effroi.

Un billet s'est trouvé dans ce sein où ma rage
De tes fermens trahis a dû punir l'outrage ;
J'ai lu que mon rival , pour prix de ton ardeur
Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur..

G A B R I E L L E .

Acheve.. acheve.. ô ciel.. quelle terreur foudaine !.

F A Y E L .

Tu fors de cette table où t'appelloit ma haine ,
Où la vengeance étoit affise à tes côtés..

G A B R I E L L E , *se levant à moitié.*

Eh bien !..

F A Y E L .

Parmi les mets que l'on t'a présentés ,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre..

Après une longue pause.

Ce cœur est dans le tien.

G A B R I E L L E , *avec un cri.*

Son cœur ! *Et elle va tomber
sur le corps de Couci.*

F A Y E L , *tirant son poignard Et
courant sur Gabrielle.*

Meurs sur sa cendre.



SCENE XII, & dernière.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND,
ADELE, écuyers, &c.

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adele qui court à Gabrielle. Il vole à Fayel & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs! *Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.*

Leve-toi.

Adele de son côté cherche aussi à faire revenir Gabrielle, Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille. Ouvre les yeux.. c'est moi..

à Adele.

à Gabrielle, en pleurant.

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux pere..
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumiere..
Adele.. c'est envain que nous la fecourons!

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

à Fayel.

Elle n'est plus! ah, barbare!.

F A Y E L,

*F A Y E L, s'arrachant avec
fureur son appareil.*

Mourons.

*Fayel tombe dans les bras de Raymond.**Le rideau s'abaisse.*

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHATELAIN DE FAYEL.







E X T R A I T
DE L'HISTOIRE
DU CHATELAIN DE FAYEL



RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170 ; il falloit que ce fût une maison déjà connue , puisque l'on a conservé un acte qui contient un accord passé entre Philippe Auguste & cet Albert de Fayel pour des biens situés à Jonquieres ; selon quelques écrivains , elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Raynaud , dès l'âge le plus tendre , avoit laissé éclater des faillies de ce caractère impétueux , qui développé devint sombre , farouche & s'emporta aux plus violents excès ; le premier trait de fureur qui lui échappa , fut de s'armer contre son pere ; il détestoit le monde , auquel il étoit odieux ; tout prenoit à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévorait , & conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette disposition ténébreuse de l'ame produit les célèbres

criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre qui mène à la vertu & surtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées ! bien peu de chose sépare la vertu du crime !

Fayel dominé par son affreuse misanthropie ne recherchoit que les lieux écartés ; il voit Gabrielle de Vergi : son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour ; tous ses emportemens se concentrent dans un seul qui est la passion la plus enflammée ; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Elle étoit fille de Guy de Vergi, * à qui l'on avoit donné le surnom de Preux ; c'étoit un des premiers barons de Bourgogne ; les papes, Eugene III. & Anastase VI. avoient imploré son assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les comtes de Nevers ; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, & par leur mérite personnel ; ils fortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs françois. Le seigneur de Vergi eut un dé-

* *De Guy de Vergi.* Cette maison tiroit son origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV. en 1609. Ce seigneur de Vergi fut surnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers ; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit : *honneur aux fils des Preux*. J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la suite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

mélé avec Hugues III, duc de Bourgogne au fujet de fon comté de Vergi ; il eut recours à Philippe Augufte qui embraffa fa défenfe ; Vergi rentra dans fes poffeffions aux conditions qu'il en feroit hommage à nos fouverains.

Il avoit amené fa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France ; Gabrielle recevoit des éloges même de fon fexe ; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme fupérieur encore à l'éclat de fa beauté. A peine fe fut-elle montrée chez la reine que tous les courtifans fe difputerent l'honneur de lui offrir leur main ; on ne fait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci , * pour les graces autant que pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers françois ; on eut dit que le ciel l'eût deftiné pour Gabrielle , tant ils étoient égaux en naiffance , en agrémens, en vertus ! la famille de Couci ne voyoit que le trône au-deffus d'elle ; elle étoit alliée à prefque toutes les maifons fouveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, furnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur fous plufieurs de nos rois & fur-tout fous

* *Raoul de Couci*. Couci tiroit fon nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoiffance eft un Dreux de Couci, feigneur de Boves vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés ainfi qu'à l'abbaye de Foigny. Il y eut un feigneur de Couci qui s'établit en Sicilie du tems de Charles le chauve. Raoul de Couci, en latin *Rodolphus* ; c'eft donc une faute de dire : feigneur de Raoul , &c. comme on dit, feigneur de Couci, &c.

Louis le jeune ; son fils étoit le favori déclaré de Philippe Auguste ; ce fut lui qui déterminâ ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépy. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimèrent, & gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre ; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer : mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la rivière d'Oyse, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la rivière d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, sur-tout à un sexe qui préfère la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abélard. * Il n'y a point de doute que cet amant

* *L'égal d'Abélard.* On a des vers de Raoul de Couci que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abélard, qui étoit mort en 1138 ; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Venus dans les cieux*, où se trouvent ces vers (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

„Jupiter qui le monde reigle,
 „Cummande & établit à reigle
 „Que chacun pense d'être à ayse,
 „Et siffcet chose qui lui piaise

„Et affin que tous s'ensuyvissent,

poète eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel qui dans les amusemens les plus désintéressés soupçonnoit des liaisons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejeté les douceurs d'un commerce séduisant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de sécurité que le devoir paroïsoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu du moins se dissimuler qu'il n'est point de légères démarches pour une femme qui n'est plus maîtresse de son cœur, & qui est liée par un engagement sacré dont la fin n'est souvent que le terme de la vie. L'épouse de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une espece de tombeau, loin de toute société, exposée aux fureurs outrageantes d'un mari qui aimoit comme les autres hommes haïssent. Couci vint à favoir tous les mauvais traitemens qu'elle essuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cause, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle subissoit une aussi rigoureuse captivité; il aimoit, il connoissoit toute la délicatesse, tous les sacrifices dont est susceptible le véritable amour; il résolut de s'immoler

„Et qu'à ses œuvres se prenissent,
 „Exemple de vivre faisoit
 „A son corps ce que lui plaïsoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci partant pour la Terre Sainte.

„Se mes corps va servir notre Seigneur,
 „Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
 „Pot il m'envois soupïrant en Surie.

plutôt cent fois, que de coûter une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere ; il faisoit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur

On connoit le grand ressort de ce tems qui produisit tant d'effets singuliers, & en même tems si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siecle, ne s'étoit point rallentie ; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre, n'avoit pu affoiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait, & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan ; cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées ; il ne leur étoit resté que trois villes, Antioche, Tripoli, & Tyr ; le pape, Urbain III, à cette nouvelle avoit succombé au chagrin : Henri, roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur ; Philippe Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienté ; il fit donc proclamer une nouvelle croisade ; le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque françois ; ces deux princes suspendirent leurs démêlés particuliers, & se réunirent pour aller combattre les infideles ; Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port considérable, également nécessaire & aux chrétiens pour conserver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour assurer la Syrie ; il y avoit près de deux années que Lusignan en faisoit le blocus, & qu'il se consumoit en efforts, jusqu'alors peu favorisés de la fortune ; ce fut par
la

la prise de ce port que les deux rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes, où il lui rappelloit tous les détails de sa passion également innocente & malheureuse; il s'arracha ensuite de son château, & courut accompagner son maître à sa nouvelle expédition.

Le siège d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec transport, & la voyoit dans les bras d'un autre; l'espérance même qui est la dernière ressource des infortunés ne pouvoit lui en imposer; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit; il fit des prodiges de bravoure; enfin au moment que la place alloit se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier, & toute la résignation du chrétien; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires, & de pourvoir même à sa sépulture.* Quand il eut satisfait à ces devoirs il ne s'occupa plus que de son amour & de celle qui en étoit l'objet; il chargea son écuyer, que quelques historiens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel; cet écrit renfermoit les sentimens de l'amour le plus vertueux: Couci y disoit à sa maîtresse qu'il mourroit content, puisqu'il ne pouvoit vivre pour elle; il prenoit le ciel à témoin que sa tendresse avoit tou-

* *A sa sépulture.* Il ordonna qu'on transportât son corps à l'abbaye de Foigny.

jours été aussi pure que vive ; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils sentimens n'offensoient ni la vertu, ni la religion ; il finissoit cet écrit par supplier Gabrielle de vouloir bien conserver le don que son écuyer lui remettroit de sa part, & d'accepter l'hommage de ses derniers soupirs.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, présent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en resta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur sort : il fit promettre à son écuyer qu'aussi-tôt qu'il auroit rendu l'ame, son cœur seroit embeauté, & renfermé dans une boîte d'or & porté à sa maîtresse ; l'écuyer jura de remplir ses volontés ; son maître qui comptoit sur sa parole, se tourna entièrement vers Dieu, & mourut dans les sentimens de la plus haute piété.

On voit dans cette mort un caractère parfait de nos anciens chevaliers qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci ; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt ; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être aperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir sur-tout à déconcerter les projets des amans, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc ; il le connoissoit, & sa défiance crut bien-tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à

Se dissimuler ; l'écuyer fait résistance : Fayel , aidé de ses officiers , s'en empare , le menace , lui arrache en un mot la vérité , se saisit de la lettre , du cordon de cheveux , & du cœur , & poignarde lui-même de sa propre main le fidèle serviteur de Couci . Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentimens de sa femme ; il voit qu'il n'est point aimé , & aussi-tôt il médite une vengeance infernale , dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples ; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes ; le mets est présenté à la dame de Fayel qui , contre sa coutume , mangea plus qu'à l'ordinaire . Le départ de Couci & les emportemens continuels de son mari l'avoient pénétrée d'une douleur profonde , dégénérée en langueur . A peine a-t-elle quitté la table que son bourreau lui demande , avec un air de cruauté satisfait , comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi : cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir ; je n'en suis pas étonné , s'écrie le barbare , tu as mangé le cœur de Couci ; il est dans le tien : ces mots font un énigme pour Gabrielle : il lui présente la lettre , le cordon de cheveux , &c. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée alors aux yeux de cette infortunée . Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse dont la naïveté est pleine de sentiment .

*„ Il est vrai , monsieur , que j'ai beaucoup aimé ce Couci
 „ qui méritoit de l'être , puisqu'il n'y en eut jamais de plus
 „ généreux , & puisque j'ai mangé d'une viande si noble
 „ & que mon estomac est le tombeau d'une chose si pré-
 „ cieuse , je me garderai bien d'en mêler d'autre avec
 „ celle-la .*

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus ; elle courut s'enfermer dans son appartement, refusa obstinément toute espèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue sur la terre, & morte dans les sanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine, * le président Fauchet, Mdlle. de Luffan, ont consacré dans leurs ouvrages, cette histoire à la fois si touchante & si horrible ; Mlle. de Luffan sur-tout lui a prêté les graces attendrissantes du roman ; si elle eût eu quelque idée du *genre sombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, & en y jettant tout l'intérêt qui résulte du pathétique & du terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute ; Duchefne dans son histoire de la maison de Couci n'en fait aucune mention ; ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'elle est très-vraisemblable, graces aux excès monstrueux de barbarie, où se laissa emporter une foule de petits despotes subalternes qui désoloient la France ; il y en a eu qui pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers

* *La Croix du Maine* Je ne connoissois pas ces écrivains, quand je conçus le dessein de faire une tragédie de FAYEL ; j'étois fort jeune ; la Romance si attendrissante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains ; c'est donc à ce petit ouvrage que je suis redevable de l'impression qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me justifierai pas sur les altérations de la vérité, sur les anacronismes ; je l'ai déjà dit, ce n'est pas une histoire que j'ai eu le projet de composer, c'est une tragédie : heureux si l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire !

& les ont égorgés eux-mêmes de fang froid : d'autres s'emparoiēt à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage. Les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avoit de regretter ! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées, & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre législation.

PERMIS l'impression de FAYEL; *Tragédie par*
Mr. d'Arnaud. A Yverdon ce 1. de May 1770.
 PILLICHODY, *Châtelain de Baulmes,*
 Censeur.

DU... ..

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

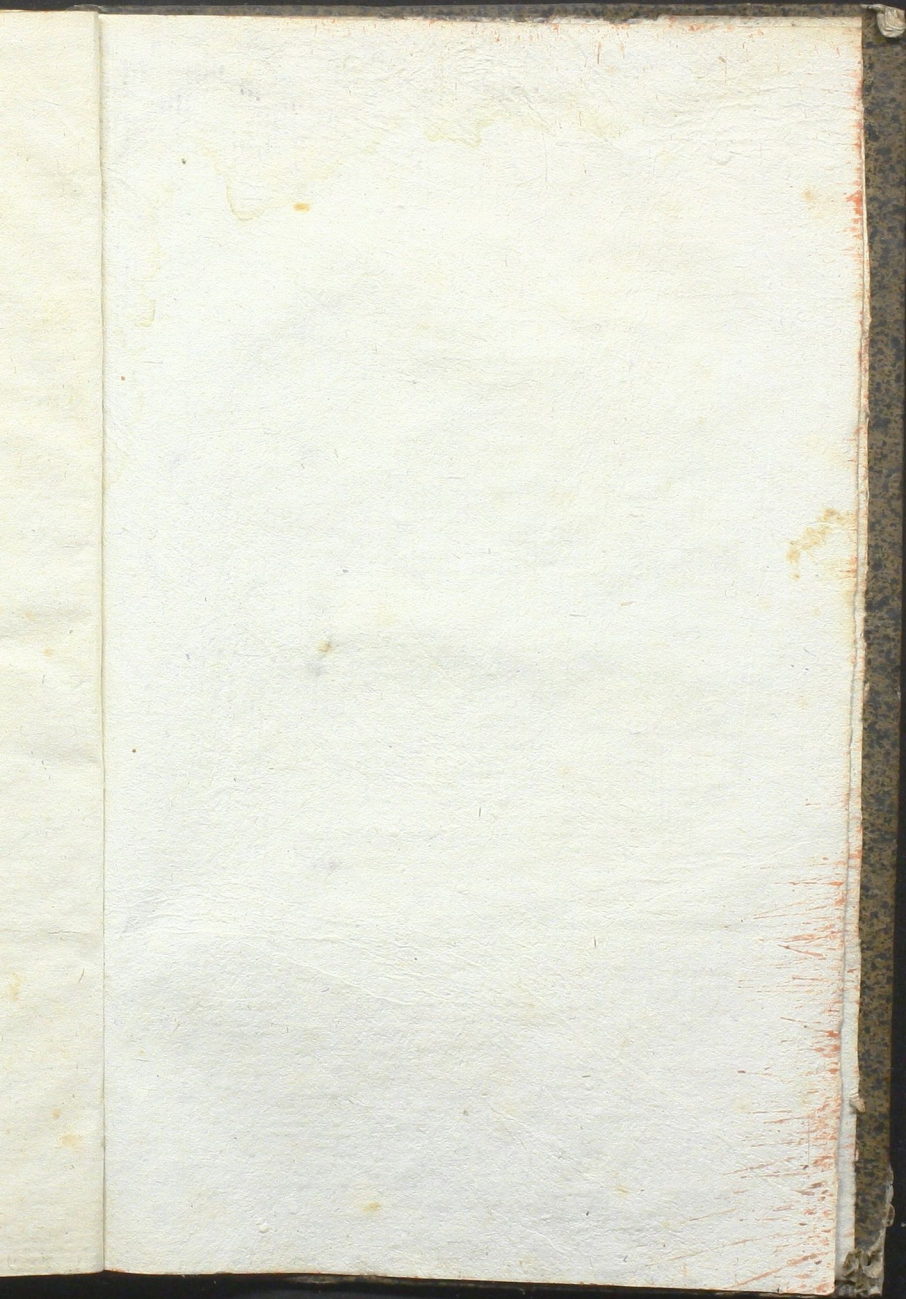
...

...

...



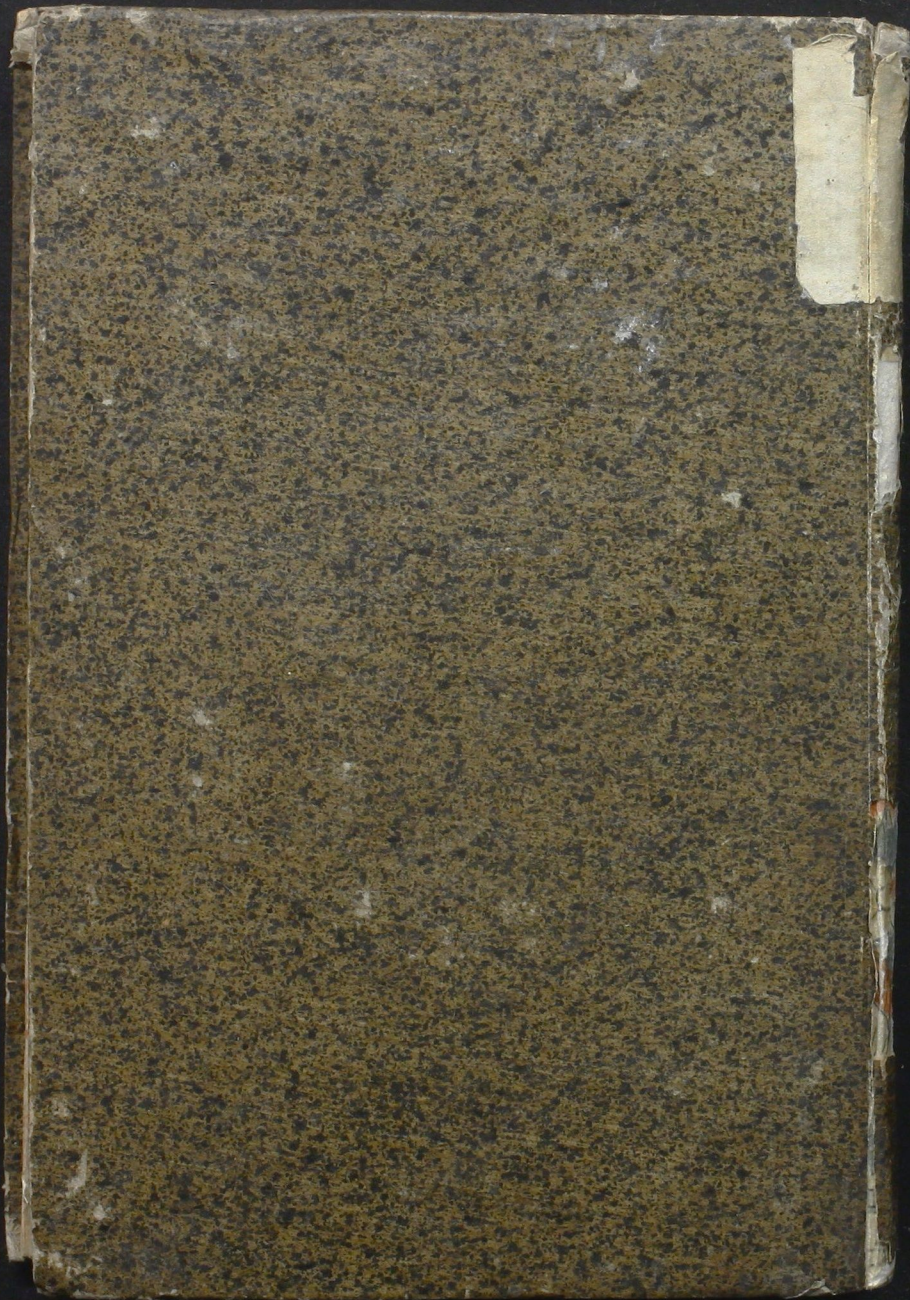






10
5/10
M = 128 149

DL 3874 ia





F A Y E L,
TRAGÉDIE.